

CATHERINE VEBER

# Je te donne ma vie



BeQ

**Catherine Veber**

**Je te donne ma vie**

Roman

**La Bibliothèque électronique du Québec**  
Collection *Classiques du 20<sup>e</sup> siècle*  
Volume 267 : version 1.0

Catherine Veber (1901-1990) a publié ce roman sous le pseudonyme de Georgette Paul.

# **Je te donne ma vie**

Éditions du Dauphin  
Collection Nouveau format.

## I

Sur les quatre chandelles, piquées dans le chandelier géant, la flamme d'une seule demeurait encore vivante.

Bras croisés, debout près de la fenêtre, Armand de Léry ne paraissait pas s'apercevoir de cette pénombre croissante dans la pièce. Il contemplait le parc qui entourait l'hôtel particulier. Là-bas, derrière un bosquet de chênes géants, se dressait le laboratoire. À gauche, encadrée d'une armée de buissons ventrus qui en hiver sous la neige prenaient des apparences de nains vêtus de houppelandes blanches, la serre avec ses fleurs capricieuses, son atmosphère des Tropiques. Et, en plein cœur de la pelouse principale, une pièce d'eau dominée par une statue de faune aux contours torturés.

Armand de Léry s'écarta de la fenêtre. La glace ancienne ornant la cheminée, happa sa

silhouette tandis qu'il traversait la pièce. Une silhouette aux épaules insolentes, à la taille d'adolescent.

D'une démarche rapide, Armand de Léry s'approcha de la bibliothèque dont la vitrine protégeait d'innombrables volumes. Il en prit un et se mit à le feuilleter. Nerveusement, au bout de quelques secondes, il substitua d'autres chandelles à celles dont les feux étaient morts. La lumière, qui dévoila chaque détail du décor, mit en évidence la brutale beauté de l'homme. Une beauté qui avait quelque chose de secret. De presque cruel.

Les cheveux d'Armand de Léry, comme ceux de sa mère venue d'Espagne, étaient aussi noirs que ceux d'un gitan. Tandis que ses yeux, d'un étrange bleu-mauve faisaient songer à l'immensité des plaines nordiques.

– Monsieur...

La porte s'était ouverte sans bruit et Marc, le valet de chambre, avait manifesté sa présence par un toussotement discret.

– Monsieur n’a pas oublié que le dîner chez madame la marquise de Pronaie a lieu à huit heures très précises ?

– Non. Je n’ai pas oublié. Laissez-moi, maintenant. Et perdez l’habitude de venir m’importuner à n’importe quel moment et sans que je vous aie appelé !

Fort peu impressionné par cet accueil, le vieux domestique poursuivit, de la même voix monocorde.

– Est-ce à dessein que monsieur n’a pas fleuri la boutonnière de son habit ?

Sans attendre la réponse d’Armand de Léry, Marc lui tendit un œillet blanc. Le classique œillet blanc, qui faisait partie de la légende de ce personnage mystérieux et attirant qu’était le comte de Léry.

– Il y aura, m’a-t-on dit, plus de deux cents invités ce soir dans les salons de la marquise de Pronaie. Je tiens le renseignement de l’intendante du château.

Il se tut et prêta l’oreille. L’averse, qui s’était

calmée à l'approche du crépuscule, venait de déclencher une nouvelle attaque, plus brutale encore.

– Après le souper, monsieur pourra admirer les fameux ballets russes qui se sont produits à l'Opéra et que la marquise de Pronaie a réussi à attirer chez elle, à prix d'or.

La pluie, dont les gouttes larges et bruyantes arrivaient de biais en bataillons serrés, heurtait les vitres, cinglait rageusement le toit de l'hôtel particulier, déchiquetait le feuillage des arbres. On songeait malgré soi à des billes s'éparpillant sur un sol métallique. À une ruée de chevaux sur un asphalte glissant.

– On a marché, en bas, sur la terrasse.

D'une voix brève, Armand de Léry avait jeté ces mots.

– Monsieur a vraiment l'ouïe très fine. Moi, je n'ai rien entendu. Monsieur doit se tromper.

De cette même voix aux intonations sans clémence, Armand de Léry prononça :

– Allez voir, Marc. Je vous dis qu'il y a



quelqu'un dehors, près du perron.

Resté seul, l'homme se mit à arpenter la pièce. Ses mâchoires étaient crispées. Le feu inégal et mouvant des chandelles donnait à son visage une beauté plus dangereuse encore. Brusquement, il s'empara d'un journal et pour la dixième fois peut-être relut l'article qui l'obsédait.

« Le sérum découvert par le docteur de Léry ayant causé la mort de trois des cobayes, sur les six qui ont servi à l'expérience, il est à peu près certain qu'il faudra encore de longs mois de recherches, avant de pouvoir étudier les effets de ce traitement sur des humains.

« Attaqué ouvertement et assez violemment par plusieurs de ses confrères du corps médical, le docteur Armand de Léry, au cours d'une conférence devant ces centaines d'étudiants, a déclaré qu'il renonçait à poursuivre ses recherches.

« Une question se pose : un savant a-t-il le droit d'abandonner la lutte avant le succès final ? »

Les doigts d'Armand de Léry se crispèrent sur la feuille, en première page de laquelle son nom s'étalait en lettres géantes. Il savait qu'il ne parviendrait pas à chasser de sa mémoire les images qui le hantaient. Il savait aussi que d'innombrables nuits sans sommeil étaient cause de sa nervosité, de son désir malfaisant de tout détruire, de tout saccager. Et cette fatigue, qui pesait sur son échine, dressait un mur de haine entre l'univers et lui.

– Monsieur avait raison. C'était le cocher qui marchait dans l'allée du parc. Il dit que, si monsieur veut arriver à l'heure pour le dîner, il faudrait se mettre en route tout de suite.

Armand de Léry, qui tournait le dos au domestique, n'esquissa pas un mouvement. Marc avait la vision de ses épaules, immenses, de ses cheveux disposés en vagues harmonieuses sur la nuque.

– Il prétend que l'un des chevaux a été rendu sournois par l'orage. Et il est d'avis de ne pas passer par le pont de Mézin.

Le tonnerre, à cet instant, vint mêler ses

menaces à la symphonie barbare que scandait l'averse.

Marc s'approcha d'un fauteuil et, prenant la cape du soir d'Armand de Léry, la tendit à l'homme immobile.

– Je crois qu'il serait prudent de suivre les suggestions du cocher, monsieur.

Brusquement, Armand de Léry se retourna. Il était très pâle. Ses yeux fixaient la figure osseuse de Marc. Sans la voir. Car, brouillant les traits de Marc, accaparant la première place, un autre visage apparaissait. Le visage du docteur Saurelle, l'un des adversaires les plus acharnés d'Armand de Léry, une sorte de colosse au regard de prophète.

Et des voix résonnaient aux oreilles d'Armand. Celle de Saurelle, tantôt mielleuse, tantôt cinglante. Celle de Ménard, criard, comme celle d'une fille mécontente d'un pourboire. Celle de Bauthier, rauque.

Et ce tintamarre de voix, s'ajoutaient les murmures montant de l'amphithéâtre, les

chuchotements. Et aussi des chocs sourds qui, Armand le savait, étaient les battements de son cœur.

– Qu’y a-t-il, monsieur ? Monsieur n’a pas l’intention de rester ici, ce soir ? Mademoiselle Laure de Pronaie ne le pardonnerait jamais à monsieur.

Laure de Pronaie... des cheveux d’un blond fauve, des yeux noirs fendus à l’orientale, des lèvres fortes, des épaules à la courbe précieuse à peine cachées par les plumes ondoyantes d’un boa.

Laure de Pronaie... une petite toque d’astrakan gris. Une veste en même fourrure moulant étroitement la taille. Une jupe découvrant la pointe des bottines grises aux talons nerveux.

Laure de Pronaie... en amazone, vêtue d’un costume en drap beige, un « beige d’automne » et galopant à travers le bois, buste raidi, son lourd chignon fauve reposant sur sa nuque.

– Monsieur a promis à mademoiselle Laure d’être là avant les autres invités.

Dans l'escalier monumental, qui aboutissait à un hall au carrelage rouge et noir, Armand de Léry marqua un temps d'arrêt.

– Marc, c'est curieux, mais j'ai le pressentiment qu'il va se passer quelque chose... quelque chose de très grave, aujourd'hui.

Le domestique eut une moue.

– Monsieur a trop travaillé depuis des mois. Alors, monsieur est déprimé. Cela se comprend.

Armand de Léry ne parut pas entendre cette phrase de Marc.

– Je ne demande quelle sera cette chose grave qui, peut-être, marquera ma vie.

Sur les marches du perron, Armand de Léry sembla hésiter. Dans le ciel couleur de deuil, pas une étoile. Un fantôme de lune, seulement, montant la garde derrière la cime des chênes géants. Il ne pleuvait plus.

– Bonne nuit, monsieur.

Armand de Léry tressaillit, lorsque la porte se referma. Puis, à pas rapides, il s'engagea dans l'allée. Le coupé attendait devant la grille. La

leur jaunâtre du lampadaire donnait au décor et à la voiture un relief fantastique. Une espèce de brume mauve, apportée par l'orage, rampait le long du sol, s'enroulait autour de la crinière des chevaux, imprimant des contours hallucinants à la haute silhouette du cocher.

– Bonsoir, Antoine.

Du revers de la main, l'homme essuya sa moustache humide de pluie.

– Ça ne va pas être une petite affaire pour aller jusqu'au château.

Un énorme papillon de nuit, attiré par la lumière, tournait autour du lampadaire avec des grâces de danseur ivre.

Dans une cour voisine, résonna l'aboiement somnolent d'un chien.

– Sur la route des Peupliers, le pavé est traître. Et il n'est pas question de prendre par le pont de Mézin.

Pourquoi Armand de Léry ne montait-il pas dans la voiture ? Pourquoi scrutait-il la demi-pénombre de la rue ? Quelle apparition guettait-

il ? Quel drame ?

– On peut partir, monsieur ?

Et ce fut alors qu'une silhouette surgit au bout de la rue. Menue, frêle et qui contrastait étrangement avec celle, écrasante, du cocher.

Bras croisés en une pose qui lui était familière, Armand de Léry contemplait la femme qui courait le long du trottoir. La brume mauve répandue dans l'atmosphère, semblait avancer avec la femme, émaner d'elle, accentuant ses airs d'elfe descendu subitement sur la terre.

– Docteur Armand de Léry ?

– C'est moi.

Elle portait une robe comme en portent les pensionnaires, dans les couvents pour filles modestes. En lainage d'un bleu pauvre tirant sur le noir. Une pèlerine, à trois rangées de volants, ne dépassait pas sa taille. Ses mains étaient gantées de sombre. Et un minuscule chapeau, posé de biais sur la masse argentée de ses cheveux, semblait vouloir s'envoler au premier coup de vent.

– Pouvez-vous m’accorder quelques secondes, monsieur de Léry ? J’ai une communication très importante à vous faire.

Le tonnerre, après un bref sommeil, se réveilla brutalement. Et un éclair géant coupa en deux le ciel et parut sombrer vers les profondeurs de la terre. Les doigts de l’inconnue s’étaient crispés sur sa poitrine et son mouvement de recul affolé ne put échapper à Armand de Léry.

– Je suis désolé. Mais des amis m’attendent et je devrais déjà être parmi eux.

Elle avait des yeux verts, nuancés de gris. Et des cils très noirs et très longs et qui devaient s’emmêler quand elle pleurait.

– Je ne vous retiendrai pas longtemps. Mais il faut que je vous parle ! Il le faut, à tout prix.

La voix, alourdie d’émotion, avait des résonances inoubliables. On aurait juré que c’était celle d’une femme ayant souffert et vécu. Et non d’une jeune fille encadrée de songes.

Un second coup de tonnerre, plus violent encore provoqua l’intervention du cocher.



– Je vous en prie, monsieur ? Si nous ne partons pas maintenant...

Armand de Léry se dirigea vers le coupé. Rapide, l'étrange promeneuse nocturne lui barra la route.

– Je suis venue de très loin pour vous voir, monsieur de Léry. Vous ne pouvez refuser de m'entendre !

Elle avait posé sa main gantée de sombre sur le bras de l'homme. Ce geste trop spontané et dont Armand de Léry ne sut distinguer l'humilité, lui apparut comme une prise de possession. Alors qu'il équivalait à une prière.

– Revenez demain. Ce soir, c'est impossible !

Elle chuchota :

– Demain.

Puis :

– Demain, il sera trop tard !

Elle ne bougea pas lorsque Armand de Léry monta dans la voiture.

Sa silhouette, avec cette brume mauve qui

rôdait alentour, n'avait tout à coup plus rien de réel.

Et ses pas, quand elle s'éloigna, ne firent aucun bruit...

## II

Lorsque résonna une valse, exécutée par un orchestre venu de Vienne, les invités de la marquise de Pronaie désertèrent l'immense pièce où le dîner avait été servi par petites tables de quatre et gagnèrent les salons tout vibrants de musique.

Laure de Pronaie, aussitôt entourée par une foule d'admirateurs ne tenta pas de leur échapper. Pour respirer, pour vivre, il lui fallait des hommages continuels, une continuelle admiration. Pour elle, solitude et indifférence étaient synonymes de mort. En échange de la ferveur, de l'adoration qu'elle inspirait, elle offrait la vision d'une beauté cultivée depuis des années et qui pourtant n'était jamais la même.

Dès sa sortie du couvent, méticuleusement telle une avare qui compte ses richesses, elle s'était acharnée à réunir tous les éléments

susceptibles de l'aider à remporter des victoires. Et, petit à petit, une Laure multiple et changeante était née. Une Laure aux âmes innombrables, aux réflexes savamment calculés. Une sorte de sirène en laquelle chaque homme croyait avoir trouvé son idéal. Car, en comédienne parfaite, Laure ne « chargeait » pas ses effets, préférant d'instinct un jeu plus nuancé, tout en demi-teintes, en crépuscules romantiques.

Même sa mère, la prétentieuse et arrogante marquise de Pronaie ne la connaissait pas vraiment. Et d'ailleurs, pouvait-on classer un être perpétuellement en parade, comme une bête de concours et qui se sait admirée ?

Ce soir-là, Laure portait une robe en taffetas d'un vert très pâle. La jupe, à l'ampleur majestueuse, s'agrémentait de minces bandes de velours du même ton disposées en forme de cercle et qui, au moindre mouvement de la femme, s'animaient comme des cerceaux. Le décolleté était un chef-d'œuvre d'ingénuité et de rouerie. Et le large nœud ornant le corsage où s'entrelaçaient les deux tissus, faisait ressortir

l'épanouissement harmonieux du buste, la souplesse nerveuse de la taille. Une aigrette, aux plumes d'un vert plus foncé, rehaussait l'éclat d'une chevelure aux tons de cuivre.

L'éventail de Laure de Pronaie était blanc, parsemé de paillettes. Et quand elle l'agitait d'un geste expert, on songeait à un envol de colombes.

– Laure...

Elle eut un sursaut effarouché, en entendant la voix d'Armand de Léry. Elle s'était réfugiée dans un petit salon meublé à l'orientale et, penchée vers la glace, elle arrangeait sa coiffure. Rapides, ses mains aux doigts écartés couraient dans la masse flamboyante de ses cheveux.

Elle s'écarta du miroir.

– Mon Dieu, mon cher, vous m'avez fait peur ! Depuis quand avez-vous cette démarche de fantôme ?

Elle avait opté pour un ton léger mais ses yeux, étrangement lucides, ne quittaient pas le visage de l'homme.

– Qui donc vous a indiqué ma cachette ? Et

est-ce pour m'inviter à danser ce quadrille que joue l'orchestre, que vous êtes venu jusqu'à moi ?

Il s'approcha d'elle. Pour la centième fois, avec une insistance désespérée, il se demanda pourquoi l'image de cette femme l'obsédait à ce point. À certains moments, le complexe amour qu'il éprouvait pour elle était presque voisin de la haine. Il la savait capricieuse et frivole. Puérile aussi, malgré le flair infallible qui la guidait en toutes choses.

Il la croyait capable des pires cruautés, des pires ruses pour obtenir ce qu'elle convoitait. Et, quand il passait en revue les instants qu'il avait vécus à côté d'elle, il n'en trouvait pas un seul qui fût porteur d'espoir ou de tendresse.

Et pourtant, sans elle, loin d'elle, il était perdu. Il l'avait connue, au cours d'une partie de chasse dans l'un des domaines du marquis de Pronaie. Elle avait quinze ans alors. Et, bien malgré lui, Armand de Léry assista ce jour-là à une scène qu'il ne devait jamais oublier.

Son père lui ayant dit qu'elle était trop jeune

pour s'aventurer dans une forêt où avait été signalée la présence d'un sanglier, elle joua avec une virtuosité inégalable une scène de désespoir et d'humilié. Tantôt suppliante, tantôt exagérément tragique, elle parvint à émouvoir le marquis.

– Merci, père ! Vous êtes bon. Très bon.

Quelques secondes plus tard, étant entré dans la bibliothèque, Armand de Léry aperçut une silhouette devant la fenêtre. Une silhouette aux épaules voûtées, au dos vaincu.

– Qu'y a-t-il ? Vous pleurez ?

Il s'était avancé vers Laure.

– Pourquoi pleurez-vous, puisque vous avez eu gain de cause ?

Brusquement, elle se retourna et lui fit face.

– Moi ? Pleurer ?

Ses cheveux étaient répartis en deux lourdes nattes. Tirés sur les tempes, ils dénudaient son visage. N'importe quelle autre adolescente aurait paru appauvrie, dépoétisée par une coiffure pareille. Laure de Pronaie, elle, semblait

« enrichie », idéalisée. Et sa figure pointue de chatte s'animait d'une vie nouvelle.

Tête renversée en arrière, elle éclata d'un rire moqueur.

– Je ne tenais pas du tout à suivre la chasse. Je les ai en horreur, ces galopades à travers bois.

Ses lèvres fortes eurent une moue. D'une voix soudain rêveuse, elle dit :

– Mais je voulais imposer à mon père mon caprice. Je voulais qu'il cède !

Elle se pencha vers Armand de Léry. Dans ses prunelles dilatées et brillantes, la fenêtre se reflétait.

– Cela ne vous amuse pas, vous, de vous battre et de triompher de vos adversaires ?

Elle ne lui laissa pas le temps de répondre.

– Moi, je n'admettrai jamais la défaite !

Pourquoi aujourd'hui, après tant d'années, Armand de Léry se souvenait-il de cette scène ? Est-ce parce que cette scène l'avait marqué pour toujours, enchaînant son destin à celui de Laure



de Pronaie ?

– Laure, avez-vous lu les journaux ?

Elle s’amusait à ouvrir et à refermer son éventail d’un mouvement sec du poignet.

– Oui. Je les ai lus.

Nerveusement, il lui arracha l’éventail des mains et le jeta sur une chaise.

– Que dites-vous de ces attaques dirigées contre moi ? Ne les trouvez-vous pas ignobles et injustes ?

Elle se taisait. Ses paupières baissées dissimulaient son regard.

– À quoi ont servi tous ces mois de recherches et de fatigue inhumaine ? Dès la première défaillance, dès l’ombre d’un insuccès, c’est la condamnation. Une condamnation sans appel.

Il la saisit par le bras.

– Et qui sont ces gens qui osent me condamner ? Des mesquins, des aigris, des incapables !

Lentement, les paupières de Laure se

soulevèrent.

– Peut-être avez-vous eu tort de crier victoire trop vite, mon cher. Et de faire une publicité trop grande autour de ce sérum-miracle qui, en fin de compte, n’a rien de miraculeux.

Elle avait prononcé ces mots d’une voix très douce. La voix que prend une mère pour cajoler un enfant.

– Pourquoi vous astreindre à des recherches décevantes ? Pourquoi vous attaquer à un labeur, qui vous empêche de profiter des merveilles de la vie ?

Assourdie, ayant pris des notes de berceuse, une polka parvenait jusqu’à eux.

– Vous êtes assez riche pour pouvoir vous offrir bien des trésors. Et pour voyager, au gré de votre fantaisie.

Elle fit quelques pas dans la pièce. Le bruissement de sa jupe faisait songer à un va-et-vient somnolent de vagues sur une berge.

– Il y a, en Italie, des coins ravissants. Et en France des paysages inégalables.

Elle s'immobilisa près de la cheminée. Par attouchements légers de ses doigts, elle lissa son chignon dans lequel étaient piquées deux larges épingles parsemées de diamants.

– La semaine prochaine, nous partons pour Terraille. Pourquoi ne viendriez-vous pas avec nous ?

Il ne disait rien. Il ne savait plus au juste ce qu'il avait espéré en venant retrouver Laure de Pronaie dans la bibliothèque. Et il était là, bras ballants, comme sur le quai d'une gare au moment des adieux.

– Nous pourrons faire de longues promenades dans la forêt et le château sera plein de monde.

– J'adore cette valse !

Du pied, elle battit la mesure. Un sourire apparut sur ses lèvres fortes.

– Venez danser, Armand.

Elle se dirigea vers la porte. Rapide, il lui barra la route.

– C'est tout ce que vous avez à me dire ? Tout ce que vous avez à me proposer ?

Il l'avait saisie par les épaules. Leurs deux visages se touchaient presque.

– Vous me parlez valse, voyages et promenades au clair de lune, au moment où j'endure l'enfer !

Scandant chaque mot, comme pour un mendiant, elle jeta :

– Cet enfer, vous l'avez créé vous-même ! Personne ne vous obligeait à vous y réfugier. Ils se regardèrent. Longuement. En silence.

– Vous avez voulu faire œuvre de charité, œuvre de grandeur et à présent, vous payez !

Renonçant à l'attaque, elle se fit humble tout à coup.

– Vous pensez trop aux autres, Armand. Et pas assez à vous-même. S'il fallait se pencher sur toutes les misères, sur toutes les laideurs...

Brutalement, il l'interrompit :

– C'est pour qu'il y ait moins de misères et moins de laideurs que j'ai voulu me battre, Laure !

Elle ne protesta pas. Dès qu'elle sentait qu'elle faisait fausse route, elle battait en retraite. Quitte à reprendre l'offensive, quand elle devinait sa victime prête à capituler.

– Je vous admire, Armand. Mais j'ai peur de toutes les désillusions qui vous guettent. Peur de vous voir engloutir votre fortune dans une entreprise que vous ne pourrez peut-être pas mener à bout.

D'une voix qui tâtonnait, il interrogea :

– Vous n'avez pas confiance en moi ?

De ses mains grandes ouvertes, elle tapota sur sa jupe. Puis, elle vérifia la position de son chignon. Ce n'était plus une valse que jouait l'orchestre. Mais une sonate, tendre et alanguie.

– Si j'étais sûr de vous avoir à mes côtés, toujours, je remporterais la victoire.

Elle se baissa et, d'un mouvement ailé, se saisit du pékinois enrubanné blotti sur un coussin.

– Je veux bien rester à vos côtés, Armand. Mais pour partager avec vous ce que le monde offre de beau et de glorieux.

Elle redressa la tête. Et, d'un ton âpre :

– Mais ne me demandez pas de me pencher sur ce qui est sordide et maladif et repoussant.

Leurs yeux se cherchèrent. Scandant chaque mot, Laure de Pronaie acheva :

– J'accepte de vous épouser, à la condition que vous renonciez à votre stupide idéal !

S'éloignant de lui, brusquement, elle alla se réfugier à l'autre bout de la pièce. Comme quelqu'un qui redoute des coups.

Durant plusieurs secondes, ce fut le silence. Un silence pesant, presque palpable, Et qui était comme un troisième personnage, tout puissant.

– Ce n'est pas possible, Laure ! Vous ne pouvez exiger de moi un renoncement pareil. Vous oubliez que tous ceux qui souffrent...

D'une voix stridente, vulgaire soudain, elle cria :

– La belle affaire ! Laissez-les souffrir. Croyez-vous qu'ils vous tendront la main si jamais, un jour, vous êtes seul et misérable ?

Elle s'approcha de la fenêtre et, d'un geste brusque, écarta les rideaux. Pareil à une carte postale de Noël le parc surgit devant Armand. Un parc aux arbres parsemés de centaines de lampions scintillants. Un parc où, après l'orage, flottait dans l'atmosphère une odeur de terre fraîchement remuée, de plantes trop épanouies, d'humidité insinuante.

– Laure, m'aimez-vous ? M'aimez-vous vraiment ? ou est-ce par caprice et pour vous prouver à vous-même que vous êtes la plus forte que vous vous amusez à détruire mon idéal ?

Elle eut un sourire, porteur de mille secrets inviolables. Mais elle ne répondit pas à la question de l'homme.

– Et vous, Armand ? Vous, pourquoi m'aimez-vous, puisqu'il y a du mépris dans vos yeux ?

Elle s'avança vers lui.

– Du mépris et peut-être même de la haine.

Cruellement, elle insista :

– Pourquoi ne me fuyez-vous pas, Armand ?

Des coups brefs, frappés contre la porte, les firent tressaillir. Rapide, Laure s'installa dans un fauteuil. D'un ton très calme, elle dit :

– Entrez !

Elle se dressa, nerveusement, en reconnaissant William Ferguson.

– William ! Je vous croyais à New-York.

Elle était devenue très pâle.

William Ferguson, après un léger salut à l'adresse d'Armand de Léry, déclara avec une lenteur exaspérante :

– J'ai eu envie, tout à coup, de retrouver Paris. Et de danser avec vous la valse que l'orchestre joue en ce moment...

Il se tourna vers Armand.

– Je repars pour l'Amérique demain. J'espère que vous ne m'en voudrez pas de vous enlever mademoiselle de Pronaie pour quelques minutes ?

Il n'avait presque pas d'accent. Il était grand et blond. Et, malgré sa maigreur, il produisait une



impression de robustesse et de puissance. Pourtant, il y avait quelque chose d'efféminé dans sa silhouette. Sans doute à cause des manchettes en dentelles et du jabot trop arrogant qui ornait sa chemise de soie.

– La prochaine valse sera pour vous, monsieur, je vous le promets.

Il portait à l'annulaire de la main gauche une bague à la lourde pierre noire. Mais, malgré tout cet attirail de la coquetterie, il ressemblait à un pirate déguisé en troubadour.

– Venez-vous dans le salon, Armand ?

La voix de Laure Pronaie était méconnaissable. Une voix empreinte de peur. Et d'espoir aussi.

Armand de Léry secoua la tête.

– Non, Laure. Je vais rentrer chez moi. Vous m'excuserez auprès de vos parents.

Il les vit échanger un rapide regard. Un regard qui semblait vouloir le rejeter dans l'ombre, l'exclure d'un univers auquel il n'appartenait pas.

Un regard dont il devait se souvenir plus tard,  
toujours...

### III

Dans son laboratoire, aux murs blancs d'hôpital, Armand de Léry donna de la lumière. Il aurait été incapable d'analyser la force invincible qui l'avait guidé vers le pavillon. Et pourtant, il n'ignorait pas que ce qui fut jadis un sanctuaire n'était plus à présent qu'une prison.

Sans se presser, comme quelqu'un qui passe en revue des reliques dont il va se séparer pour toujours, Armand de Léry se pencha au hasard sur des volumes, sur des cahiers aux pages portant des chiffres, des formules compliquées. Brusquement, attirant à lui une chaise, il s'installa à sa table de travail. Durant un temps interminable, il aligna d'autres formules, d'autres chiffres. Le silence, alentour, était total. Soudain, Armand de Léry cessa d'écrire.

Armand de Léry se dressa. À quoi bon tout cela ? À quoi bon tout ce labeur inhumain ?

Les yeux d'Armand de Léry, rapides et affolés, firent le tour du laboratoire. Dans un coin, une barre de fer et qui jadis servait à maintenir en place un volet brisé. Et c'était cette barre de fer que les yeux de l'homme fixaient à présent. D'un geste rapide, il s'en empara. Pour saccager cornues, flacons, boîtes de verre qui s'alignaient sur une étagère de marbre.

Il leva le bras. Avec l'espoir qu'en frappant au hasard, il disperserait les masques qui le narguaient. Et que les voix, qui égrenaient la malchance, se tairaient également.

La barre de fer, avec fracas, s'abattit sur tout un univers fragile. Et elle s'apprêtait à poursuivre son œuvre, lorsque des coups nerveux ébranlèrent la porte.

Adossé au mur, il ne bougeait pas.

– Je vous en prie ! Laissez-moi entrer ! Il faut que je vous parle !

À pas furtifs, tel un voleur, il avança. La clef, avec un grincement, tourna dans la serrure.

Une femme se tenait sur les marches du

perron. Une femme qu'Armand de Léry reconnut aussitôt.

– Que me voulez-vous ?

Elle ne parut pas s'apercevoir de l'hostilité, de la colère contenues dans cette question. Elle dit, d'un ton monocorde :

– Je suis venue, tout à l'heure. Mais vous étiez trop pressé pour accepter de m'entendre.

Elle était dans un pan d'ombre. Derrière elle, le parc et son silence.

– Mais maintenant, vous ne pouvez refuser de m'accorder quelques secondes d'entretien ?

Chose étrange, il ne la chassa pas. Et elle entra dans le laboratoire. Comme si là était son refuge, depuis toujours.

– Qu'avez-vous à me dire ?

Malgré lui, il se sentait comme envoûté par l'étrange regard vert de l'inconnue. Et en dépit de l'humilité, de la crainte qui se lisaient dans ce regard.

Elle redressa la tête. Et ses yeux, angoissés,

cherchèrent ceux de l'homme.

– Ce sérum que vous avez découvert et dont l'apparition a provoqué tant de polémiques...

Elle se tut. Comme pour donner plus d'importance aux paroles qui allaient suivre.

– Ce sérum, qui a occasionné la mort de plusieurs de vos cobayes, je consens à ce qu'il soit expérimenté sur moi.

Elle ne le regardait pas. Ses bras, en une pose vaincue, pendaient le long de son corps.

– Ma proposition peut vous paraître étrange. Sachez que je ne suis ni une exaltée, ni une désœuvrée en quête de publicité.

Elle se tut, de nouveau. Elle semblait très lasse, soudain.

– Je désire vous aider à achever une œuvre. Parce que toute œuvre qui est belle ne peut rester incomplète.

Elle s'approcha de lui.

– Vous avez dû vivre des minutes affreuses. De ces minutes qui, chacune, sont plus pesantes

qu'un siècle.

Elle passa la main sur son front. Sa voix se fit lointaine.

– En acceptant mon offre...

Brutalement, il l'interrompit :

– Je ne puis accepter !

D'un ton cinglant, sans doute parce qu'elle avait deviné sa misère, il reprit :

– Vous refusez que l'on vous traite d'exaltée, ou de créature stupide, alors vous devez comprendre qu'on n'a pas le droit, à moins d'être sûr du résultat final, de tenter sur un être humain des expériences de ce genre ! Des expériences dont dépend une vie.

Elle eut un mouvement de recul. Elle parut plus petite, tout à coup. Plus insaisissable, plus irréelle encore.

Et elle chuchota :

– La vie... Qui vous dit que je tiens à la vie ?

Elle eut de nouveau ce sourire, fugitif et qui paraissait l'isoler dans son univers de mystère.

Dérouté par ce quelque chose de secret qui émanait d'elle, il s'écria :

– Peu importe que vous teniez à la vie, ou non. Mais il n'est pas en mon pouvoir de vous l'ôter. Ou de la rendre à ceux qui l'ont perdue.

Elle avait joint ses mains sur sa poitrine. En un geste de mendicante qui s'inquiète.

– Alors... vous ne voulez pas de moi ?

Il regarda l'inconnue qui se tenait devant lui.

– Allez-vous en ! Retournez chez vous ! Elle murmura :

– Chez moi ?

Elle eut, des mains, un geste d'impuissance.

– Chez moi, c'est la rue, depuis hier.

Ses doigts agrippèrent le loquet de la porte.

– Je vous demande pardon. Je n'ai pas réfléchi. Je n'aurais pas dû venir.

Elle voulut ouvrir la porte... Mais elle n'y parvint pas. Et mollement, comme une poupée brisée, elle glissa évanouie sur le sol.



## IV

L'infirmière, droite et blanche, traversa le couloir et s'engagea dans l'escalier. En passant devant Marc, qui se tenait dans le vestibule, elle inclina légèrement la tête. Puis, elle gagna le perron.

Dans la lingerie, Clotilde et sa sœur Thérèse chuchotaient. Propriétaire d'une petite mercerie dans un quartier populeux de Paris, Thérèse avait pris l'habitude de fermer son magasin durant quelques heures chaque mardi après-midi, afin de venir bavarder avec Clotilde.

– En voilà une histoire ! Comment dis-tu qu'elle s'appelle, déjà ?

Clotilde haïssait les cancans. Mais, sachant que la curiosité de Thérèse ne cachait rien de sournois ou de malfaisant, elle consentit à lui fournir des renseignements plus amples sur l'inconnue qui reposait dans une chambre du

premier étage.

– Quand elle a perdu connaissance dans le laboratoire, monsieur l’a transportée ici. Elle ne devait pas peser bien lourd. Ensuite, il me l’a confiée.

Sourcils froncés, Clotilde cherchait à se souvenir des moindres détails de cette scène nocturne.

– Jamais je n’oublierai l’expression de sa figure, à monsieur. On aurait juré qu’il avait vu un fantôme. Ou alors, qu’il se sentait coupable d’un crime.

Tendue vers Clotilde, Thérèse écoutait.

– Dans son sac à main, j’ai trouvé des papiers au nom de Béatrice Darnelle. Et un porte-monnaie, contenant une somme pitoyable. Si elle n’a pas d’amis à Paris, je me demande sur quel argent elle comptait pour vivre.

– Elle est de la province, alors ?

Clotilde fit oui de la tête. Puis, après avoir réfléchi durant quelques secondes, elle murmura :

– Le voyage en chemin de fer a sûrement été

très long et très fatigant. Et je parierais gros qu'elle n'avait rien mangé depuis longtemps.

Sans prêter la moindre attention à Marc, qui était entré dans la pièce, Thérèse poursuivit son interrogatoire.

– Mais pourquoi est-ce justement chez monsieur de Léry qu'elle s'est présentée ? C'est cela qui me paraît étrange. S'ils ne s'étaient jamais rencontrés, auparavant, il y a là un mystère que je ne m'explique pas. Et je ne te cache pas que, à ta place, je la surveillerais de près, cette étrangère.

Baissant de ton, Thérèse dit d'un air inquiet :

– Qui te prouve que ce n'est pas une voleuse, recherchée par la police et qui a trouvé ce moyen pour échapper à la prison ?

Clotilde se leva. Elle était grande et forte. Et, sans l'auréole de ses cheveux merveilleusement blancs, son visage aurait pu paraître dur et hostile.

– Une voleuse ? Elle ? Ce serait plutôt elle la victime.

Immobile près de la fenêtre, Marc se taisait. Soudain, après cette phrase de sa femme, il se mêla à la conversation.

– Que va-t-il advenir d'elle, quand monsieur rentrera de voyage ?

Les yeux de Thérèse exprimèrent la stupeur.

– Quand il rentrera de voyage ? Je le croyais à Paris, monsieur de Léry ?

Ce fut Clotilde qui se chargea de répondre :

– Il avait promis d'assister à un congrès de la médecine, qui se tient à Zurich. Avant de partir, il a convoqué une infirmière. Il m'a expliqué que je ne pourrais donner à Béatrice Darnelle les soins que nécessitait son état.

Nerveusement, tout en parlant, elle jouait avec les clefs fixées à son trousseau.

Thérèse, à son tour, se leva. Elle était, contrairement à sa sœur, courte et plate, avec un chignon pointu qui accentuait ce que sa silhouette avait de clownesque.

– Elle a vraiment été très malade ? Marc s'écarta de la fenêtre.

– Elle a déliré pendant une nuit entière. Je suis persuadé qu'elle a dû prendre froid à attendre devant la grille, sous la pluie, le retour de monsieur.

Thérèse hocha la tête.

– C'est drôle que personne ne se soit inquiété de son absence. Que personne de sa famille n'ait essayé de retrouver sa trace. Tout de même, quand quelqu'un disparaît comme ça, il y a toujours un parent, ou un ami pour le signaler à la police.

Clotilde haussa les épaules.

– Et si on n'a ni parents, ni amis ? Prenant un mouchoir dans son sac, Thérèse essuya son front, ses tempes luisantes de sueur.

– Et, dans sa valise, vous n'avez trouvé aucune photographie, aucune lettre, ou alors...

Marc l'interrompt.

– Béatrice Darnelle n'avait pas de valise. Et la chemise de nuit qu'elle porte en ce moment appartient à la sœur de monsieur. Quand mademoiselle Véronique s'est mariée et qu'elle a

quitté la France pour l'Italie, elle a laissé ici une partie de sa garde-robe.

Le visage de Thérèse était soucieux.

– Mais enfin, elle ne peut rester ici. Monsieur de Léry est célibataire. Les gens vont se mettre à jaser. Un scandale, ça éclate si vite !

Les lèvres de Clotilde se pincèrent.

– Bien sûr, qu'elle ne peut rester ici. Le tout est de savoir où elle ira se réfugier.

– Veux-tu mon avis ? Eh bien, crois-moi, le drame est entré dans la maison, en même temps que cette inconnue !

– Le drame ? Quel drame ?

Les yeux de Thérèse, rapides, allèrent de Marc à Clotilde.

– Si monsieur la jette à la rue, cela ne veut pas dire encore qu'il se débarrassera d'elle pour toujours.

Elle s'aperçut, à la pâleur subite de Clotilde, qu'elle avait frappé juste. Aussitôt, elle enchaîna d'un air victorieux :

– Et il y en a une également, qui a son mot à dire dans l’histoire. C’est mademoiselle Laure de Pronaie. Elle sait se défendre, celle-là !

Les doigts de Clotilde, immobiles, étaient crispés sur son trousseau de clefs. D’une voix déformée par l’hostilité, par la haine presque, elle prononça :

– Si j’étais sûre qu’en demeurant dans cette maison, Béatrice Darnelle provoquerait une rupture entre monsieur et Laure Pronaie, je ferais tout ce qui est en mon pouvoir pour l’empêcher de partir !

Absorbés par leur conversation, ils n’avaient pas entendu dans le couloir un bruit de pas furtifs.

– Une rupture ? Tu plaisantes, ma pauvre Clotilde ! Tu ne vois donc pas à quel point Armand de Léry est amoureux de cette femme ? Je parie que si elle lui demandait de renoncer à sa carrière, il serait assez fou pour accepter.

Clotilde baissa la tête. Elle connaissait le pouvoir de destruction de Laure de Pronaie. Ce pouvoir dont elle usait avec un plaisir sadique.

Cela l'amusait de s'attaquer à l'idéal d'un être et de le réduire à néant.

Clotilde se souvenait de ce peintre célèbre, qui s'était épris de Laure de Pronaie. Et qui à présent était tombé dans l'oubli. Car Laure de Pronaie, en devenant une hantise, chassait l'inspiration et tuait le génie.

– Et tu comptes sur cette malheureuse, sans bagages et sans fortune, pour détrôner une beauté comme Laure ?

Clotilde eut comme un tressaillement lorsque Thérèse, campée devant elle, lui posa cette question.

– Réfléchis un brin, voyons ! Et tâche de découvrir, pour exécuter tes plans, quelqu'un d'autre que cette mendicante !

Brusquement, Clotilde appuya un doigt sur ses lèvres.

– Tais-toi ! On a marché, dans le couloir.

Sur la pointe des pieds, elle s'approcha de la porte et l'ouvrit d'un geste brutal.

Béatrice Darnelle était là, vêtue d'une chemise



de nuit trop longue et qui balayait le sol. Ses cheveux défaits recouvraient ses épaules, encadrant son visage amenuisé par la souffrance. Depuis combien de temps était-elle descendue de sa chambre ? Et quelle partie de la conversation avait-elle entendu ?

– Pourquoi vous êtes-vous levée ?

Elle parut ne pas s’apercevoir du ton méfiant de Clotilde.

– J’ai vainement cherché ma robe et ma pèlerine. J’aimerais savoir où elles se trouvent.

– Votre robe et votre pèlerine ? Vous n’avez pas l’intention de vous habiller, je pense ?

Elle regarda Clotilde. Un regard dans lequel se lisait une solitude infinie.

– J’ai l’intention de partir d’ici. Plus tard, j’espère pouvoir exprimer à monsieur de Léry ma gratitude pour l’hospitalité qu’il m’a offerte.

Derrière la haute silhouette de Clotilde, elle apercevait celles de Marc et de Thérèse.

– Si vous étiez assez bonne pour me donner mes vêtements...

Sans se rendre compte de ce que sa phrase avait d'humiliant et de cruel, Clotilde s'écria :

– Vos vêtements ! Ils sont dans un bel état ! Il y a un accroc à votre jupe. Et, quant à votre pèlerine, l'averse l'a transformée en chiffon.

Béatrice reçut ces mots en pleine figure, comme autant de coups.

– Et puis, même s'ils étaient tout pimpant neufs, je m'en voudrais de vous les apporter. Vous n'êtes pas assez forte, encore, pour vous aventurer dans les rues, toute seule.

Les paupières de Béatrice Darnelle battirent. Deux taches rouges étaient apparues sur ses joues.

Elle chuchota :

– Mais vous ne comprenez donc pas qu'il faut que je parte ? Qu'il le faut, à tout prix !

Thérèse s'était avancée vers le couloir, mais c'était Clotilde que fixaient les yeux angoissés de Béatrice Darnelle.

– À tout prix ? Pourquoi ? Quelqu'un vous attendrait-il ?

– Non. Personne ne m’attend.

Il y eut un silence. D’un geste qui lui était familier, Clotilde faisait aller et venir les clefs accrochées à son trousseau. Et c’était comme un tintement de cloches, assourdi.

– Montez donc vous coucher. Je ne puis prendre sur moi de vous laisser commettre des imprudences.

D’un geste las, Béatrice Darnelle écarta les cheveux qui dissimulaient son front. Puis, sans un mot, elle se dirigea vers l’escalier. Sa main, frêle et si blanche, glissait le long de la rampe tandis que, avec lenteur, elle gravissait les marches qui la séparaient du premier étage.

Thérèse qui, d’un regard avide, avait suivi toute cette scène intervint.

– Pourquoi fais-tu cela ? Tu ne vois pas que tu provoques le destin ?

Clotilde eut un rire bref.

– Le destin ! Il y a longtemps qu’il est en marche. Et ce n’est pas moi qui pourrais l’arrêter.

Dans la chambre tapissée de rose, Béatrice

Darnelle s'installa sur le bord du lit. Et, immobile, telle une religieuse en prières, elle guetta l'arrivée du crépuscule.

Quand la pénombre enfin se répandit à travers le parc, elle se dressa. Dans l'immense maison, aucun bruit. Aucun murmure de voix. Doucement, Béatrice ouvrit la porte et, relevant le bas de sa chemise de nuit, elle alla au hasard d'une pièce à une autre. Dans un placard, elle découvrit des robes. Au hasard encore, elle en choisit une. Ses doigts tremblaient. Dans le vestibule désert, elle marqua un temps d'arrêt. La toilette qu'elle avait revêtue était trop ample pour elle. Et cette ampleur du tissu... un velours d'un mauve foncé... accentuait sa pathétique ressemblance avec un elfe perdu dans un royaume d'humains.

Rapide, elle traversa le parc. Un petit vent sans méchanceté jouait avec ses cheveux épars sur ses épaules, chuchotait à ses oreilles.

Avec effort, elle poussa la grille.

Et elle allait s'élancer dehors, lorsque soudain un fiacre surgit au bout de la rue.

Tapie derrière la grille, Béatrice Darnelle vit un homme descendre de la voiture.

Cet homme était Armand de Léry.

## V

Le cocher, ayant empoché l'argent qui lui était dû, fit claquer son fouet. Après plusieurs tentatives infructueuses, le cheval réussit à exécuter le demi-tour compliqué qu'attendait de lui son maître et le véhicule s'ébranla enfin en direction du carrefour.

Béatrice Darnelle et Armand de Léry étaient seuls. Prompte à saisir le moindre regard de l'homme, elle remarqua aussitôt qu'il détaillait avec étonnement sa toilette. Alors, très vite, comme une criminelle avouant ses fautes, elle dit :

– Cette robe et cette veste ne m'appartiennent pas. Je les ai découvertes dans un placard. Jamais je n'aurais osé les prendre, si on m'avait rendu les vêtements que je portais en arrivant ici.

Nerveusement, de ses doigts qui tâtonnaient, elle palpa le velours.

– Tout cela doit coûter très cher. Mais je vous promets de m’acquitter de ma dette dès que je le pourrai. Et j’espère que ce sera dans un avenir prochain.

Il remarqua que ses mains n’étaient pas gantées. Et que son pitoyable petit chapeau n’était plus posé de biais sur la masse argentée de ses cheveux.

– Il y a également cette infirmière, que vous avez payée. Et puis...

Elle s’interrompt. Impressionnée par l’expression de son compagnon, et qui semblait la condamner.

– Cette femme, Clotilde, a été très bonne envers moi. À aucun moment, elle ne m’a fait comprendre que j’étais une intruse, une indésirable.

De nouveau, de ce même geste furtif, elle écarta la mèche de cheveux qui barrait son front.

– Clotilde a tout fait pour m’empêcher de partir. Mais je n’avais aucune raison de prolonger un séjour...

Elle s'interrompit, une fois encore. Pour trouver les mots justes. Les mots qui s'imposaient. Et, comme il continuait à garder le silence, elle acheva d'une voix hésitante :

– Je vous demande d'oublier tout ce que je vous ai dit la nuit de mon arrivée. Bien souvent, on obéit à des élans irrésistibles. Et stupides.

Il se tenait entre la grille et elle. Et elle ne savait comment faire pour s'enfuir.

– Soyez assuré que je ne vous importunerai plus. Malgré la reconnaissance que je vous dois.

D'un mouvement frileux, elle releva le col de sa veste. Des cernes de fatigue marquaient ses yeux. Et ses lèvres, gonflées de tristesse, étaient celles d'une enfant qui s'apprête à pleurer.

Maladroitement, elle tenta de se rapprocher de la grille. Mais elle n'en eut pas le temps. Sans prononcer une parole, Armand de Léry la saisit par le bras et l'entraîna vers la serre où étaient réunies des centaines de fleurs précieuses.

Clotilde m'a dit que vous vous appeliez Darnelle. Or, Darnelle est le nom d'un savant.



D'un très grand savant mort le mois dernier.

Elle chuchota :

– André Darnelle était mon père.

Elle sentait le vertige la gagner. À cause de cette chaleur, à cause de ces parfums obsédants qui régnaient dans la serre.

– Comme vous, il a essayé de mettre au point des remèdes miraculeux. Comme vous, il a lutté. Mais il n'avait pas de fortune. Et, quand on est pauvre...

Elle n'acheva pas sa phrase. Dehors, dans un arbre, un oiseau appelait faiblement. Et les dernières lueurs du jour désertaient la pelouse.

– À plusieurs reprises, il m'a parlé de vous, docteur de Léry. Et, quand j'ai appris que comme lui vous étiez la victime d'attaques sournoises et toutes puissantes, j'ai décidé de vous venir en aide.

Elle détourna les yeux.

– Il me semblait que c'était lui que j'aidais. Lui, que j'encourageais à poursuivre la lutte.

Elle sourit, de ce sourire bouleversant empreint de tristesse.

– Comment pouvais-je savoir, comment pouvais-je deviner que vous n’aviez besoin de personne et que vous étiez assez fort pour vous défendre tout seul ?

Elle leva les yeux.

– Je suis venue vous offrir ma vie, alors que vous ne demandiez rien.

Elle fit quelques pas. Puis, elle s’arrêta. Et elle se serait sans doute écroulée sur le sol, si Armand de Léry ne l’avait prise par la taille.

Doucement, il la guida vers un banc, au coin d’une allée.

– Écoutez, cette nuit vous resterez ici. Je m’oppose à ce que vous quittiez cette maison avant d’être complètement rétablie.

Elle ne dit rien. Elle paraissait être si loin, tout à coup. Alors, obéissant à une mystérieuse volonté plus forte que la sienne, il n’hésita pas à étaler devant elle sa misère.

– Vous vous trompez sur mon compte. Je ne

suis pas le héros que votre père a décrit. Peut-être l'ai-je été jadis. Et puis, les choses ont changé. Tout a changé, bêtement. Implacablement,

Il la voyait de profil. Ses paupières étaient baissées. Et ses mains longues et blanches reposaient sur le velours sombre de sa robe.

– L'autre nuit, quand vous m'êtes apparue, j'étais en train de saccager ce que j'avais mis des années à construire.

Il se dressa.

– Et je n'ai même pas l'excuse de la pauvreté. Cette pauvreté qui a marqué l'existence de votre père.

Elle ne bougeait pas. Elle respirait par petits coups brefs, comme une bête qui a peur.

– Mon cas à moi est plus sordide encore.

Elle se leva, tout à coup. Et, doucement :

– Du jour au lendemain, vous avez perdu la foi. C'est cela, n'est-ce pas ?

Il fit oui de la tête. Elle posa ses doigts sur son bras.

– Une femme ?

Il ne répondit pas.

D'un ton vaincu, elle dit :

Certains êtres n'apportent que de la souffrance.

Rageusement, il s'écria :

– Et du bonheur, aussi. Un bonheur malfaisant et dont on ne peut se passer.

Il ne s'aperçut pas de son mouvement de recul. Il pensait à Laure de Pronaie et Béatrice Darnelle n'était plus qu'une image, aux couleurs sans éclat.

– Et maintenant, docteur de Léry ? Maintenant, qu'allez-vous faire ?

Tendue vers lui, elle attendait.

Comprit-elle que les songes de l'homme ne lui appartenaient pas ? Comprit-elle que jamais elle ne pourrait pénétrer dans cet univers où une autre régnait victorieusement ?

– Vous n'allez pas tout abandonner ? Cette œuvre immense que vous avez commencée, il

faut que vous l'acheviez, à présent.

D'un ton désespéré, elle dit encore :

– Je vous en prie, je vous en supplie, dites-moi que vous ne renoncerez pas à la lutte ?

Il lui tourna le dos. Alors, à pas lents, elle s'éloigna. Près de la grille, il la rejoignit.

– Chez qui avez-vous l'intention de vous réfugier ? Y a-t-il quelqu'un à Paris qui acceptera de vous offrir l'hospitalité ?

– Un ami de mon père, le docteur Lanzac, ne refusera certainement pas de m'accueillir chez lui.

Elle regarda Armand de Léry.

– Si, un jour, vous avez besoin de moi, n'hésitez pas à m'appeler.

Le vent, devenu arrogant, galopait à travers le parc. Et les cheveux de Béatrice Darnelle, pareils à des flammes d'or, voletaient autour de son visage.

– Je viendrai vers vous. Quelle que soit l'heure. Quelles que soient les circonstances. Je

vous le jure.

Il ne tenta pas de la retenir.

Et elle disparut au coin de la rue, sans bruit,  
comme une ombre.

## VI

Laure de Pronaie jeta sur ses épaules une cape de velours écarlate. Avant de souffler les chandelles, dont les feux s'ajoutaient à ceux du lustre, elle se pencha vers son miroir. Longuement.

Sa robe était noire. Depuis longtemps déjà Laure avait adopté cette couleur, malgré les protestations de sa mère qui préférait pour une jeune fille des nuances plus éclatantes. Mais Laure de Pronaie, avec cet instinct infailible qui la guidait en tout, savait qu'une teinte « fatale » convenait mieux son type de femme. L'aigrette, qui glorifiait sa coiffure, était en plumes noires également. Un noir bleu-de-nuit, changeant. Le décolleté du corsage découvrait des épaules rondes, douces, pareilles à la gorge bombée d'un cygne. Et un fard d'un gris argenté sur les paupières donnait au regard une langueur

d'Orient. Sur la joue, à l'endroit où la pommette saillait, un grain de beauté. Et un autre, sur la nuque. Et que découvrait le lourd chignon fauve.

Prenant dans son sac aux broderies d'or un minuscule flacon, Laure humecta de parfum les lobes de ses oreilles, ses tempes. Puis, elle souffla les bougies.

Avec lenteur, son regard fit le tour de la pièce, notant au hasard le clavecin frêle, les fauteuils aux pieds nerveux, la bergère tapissée d'une romantique soie à fleurettes. Et le vase de cristal, d'où les lis fusaient comme des flèches candides.

Éclairé par le lustre seul, sans la poésie apportée par la flamme ondoyante des chandelles, le décor paraissait différent. Moins secret. Presque anonyme. Et les tableaux ornant les murs, un surtout représentant un visage d'enfant, semblaient dépouillés de tout leur mystère.

D'un geste distrait, Laure caressa Pompon, le pékinois enrubanné qui ayant quitté son coussin s'était approché d'elle. Puis, sans bruit, elle sortit de la pièce.



Yves de Pronaie se trouvait à Naples. Quant à la marquise, fatiguée par une récente crise cardiaque, elle gardait la chambre depuis plusieurs jours. Les domestiques, sitôt après le dîner, avaient regagné l'étage qui leur était réservé. Personne au monde donc, ne pouvait s'opposer à ce que Laure de Pronaie s'aventure dehors, sans chaperon, aux environs de minuit. Au bout d'interminables minutes de marche, elle aperçut enfin un fiacre. Au cocher, du coin des lèvres, elle jeta le nom d'un cabaret à la mode. Malgré son air d'assurance hautaine, son cœur battait très vite. Car elle ignorait l'issue de cette expédition qu'elle avait entreprise. Une expédition motivée par la conduite de William Ferguson. L'homme, en effet, s'était brusquement éclipsé de l'horizon de Laure. Prétextant voyages et rendez-vous d'affaires, il avait déserté la maison du marquis de Pronaie.

Et Laure, atteinte dans son orgueil, atteinte aussi dans cet amour... sans vraie tendresse... qu'elle éprouvait pour Ferguson, s'était juré de le ramener à elle : Elle avait besoin à ses côtés de cet être au caractère indéfinissable, aux réactions

imprévues, au charme trouble. Sans doute parce que, comme elle, il avait des instincts de hors-la-loi. Des instincts cruels et primitifs de pillard.

Armée d'une lucidité implacable, chaque fois qu'il s'agissait de quelqu'un de plus faible qu'elle, Laure de Pronaie ne savait plus se défendre, lorsqu'on la traitait en simple mortelle et non en divinité inaccessible. Et les allures de grand seigneur blasé qu'affectait Ferguson, son arrogance souriante annihilèrent en elle tout désir de triompher et d'apporter de la souffrance. Car la souffrance, elle le savait, ne pouvait atteindre un personnage comme William Ferguson. Pour lui, ce mot équivalait à un puéril symbole, dont il se moquait éperdument.

Peut-être que, s'il l'avait attaquée de face, Laure se serait défendue. Mais, en adversaire avisé, il usait de moyens plus subtils. Ne jouant jamais cartes sur table et demeurant toujours une énigme obsédante.

Dans la voiture, avec lassitude, Laure appuya son visage sur ses mains arrondies.

Devant le « Canari Joyeux » fiacres et coupés

encombraient l'avenue. Le vent, qui se déclenchait par saccades, gonflait les boas volumineux des élégantes et faisait voler leurs jupes bruissantes et légères. Les faisceaux de lumière blonde, issus des lampadaires, mettaient des reflets inattendus dans les diadèmes des femmes et transformaient leurs parures de brillants en images de contes de fées.

Laure n'osa pas s'aventurer toute seule à l'intérieur du cabaret. Et d'ailleurs, il lui suffisait de se pencher un peu pour apercevoir un coin de la salle, à travers la porte vitrée. Des danseuses, aux coiffures identiques et baroques : chignons haut perchés sur le sommet de la tête, tourbillonnaient sur la piste au son d'un orchestre strident. Dans la salle, à l'éclairage complice, des maîtres d'hôtel allaient et venaient avec des airs de coqs en parade.

Mais Laure de Pronaie ne voyait rien de tout cela. Elle ne voyait qu'une table, près d'un mur, à gauche. Et à cette table, un homme qui était William Ferguson et une inconnue, très brune, très spectaculaire, avec deux roses rouges piquées

dans ses cheveux trop brillants. Les gants de la femme étaient en dentelles blanches, ainsi que sa robe taillée à la mode andalouse.

D'un claquement sec de ses doigts, Laure héla le portier à l'uniforme bleu et or.

– Ayez l'amabilité de prévenir ce monsieur, là-bas, qu'une dame désire lui parler.

Elle remarqua que tous ceux qui pénétraient dans l'établissement la regardaient avec curiosité. Ses yeux luisants, sa figure crispée par l'angoisse devaient surprendre tous ces gens qui venaient au « Canari Joyeux » pour se distraire.

Elle n'attendit pas que William Ferguson se décide à répondre à son appel. S'était-elle rendu compte soudain de l'inutilité, de la stupidité de sa démarche ? Jamais elle ne pourrait exercer sa puissance sur un être tel que Ferguson. Et pourtant, pour lui parler, pour le punir de tous les tourments qu'il lui faisait endurer, elle aurait sacrifié tous les trésors du monde.

Dans le fiacre, qu'elle avait pris la précaution de ne pas congédier, elle adopta malgré elle une

pose de voyageuse égarée dans une ville étrangère.

– Nous y v’là, ma petite dame !

Elle traversa le parc que la nuit criblait de dessins de cauchemar. Elle gravit les marches d’un perron de marbre rose. Elle s’engagea dans un hall où aucun pas ne résonnait et elle s’apprêtait à longer un couloir tapissé de rouge, lorsqu’elle s’immobilisa tout à coup.

– Laure !

D’abord, elle eut la tentation de fuir. Pour échapper à cette conversation avec sa mère, Sophie de Pronaie.

– Laure !

Elle poussa une porte et entra dans une chambre, éclairée en douceur comme une chapelle.

– D’où viens-tu ?

Monotone et pesant, le tic-tac d’une horloge encastrée dans une masse de bronze dominait les bruits assourdis qui montaient du parc.

– D’où je viens ? Ne t’ai-je pas dit tout à l’heure que je me rendais au théâtre avec Odile de Lense !

Près d’une coiffeuse aux dorures prétentieuses, les mules de Sophie de Pronaie, museaux rapprochés. Sur un fauteuil, son peignoir de taffetas jaune. Et partout, une odeur de crème trop grasse et une odeur de médicament, aussi ; comme dans une salle d’hôpital avant une opération.

– Tu mens ! Tu n’étais pas avec Odile.

Prévoyant l’attaque, Laure attendait.

– Je t’ai fait suivre. Tu as parcouru tout Paris, avec l’espoir de découvrir la cachette de William Ferguson.

Laure ôta l’aigrette, dont les plumes mouvantes projetaient des ombres capricieuses sur le mur et la lança sur une chaise. Puis, elle se débarrassa de sa cape de velours écarlate. Elle sentait, sur son corps tout entier, la curiosité méfiante de sa mère.

– Tu as eu, heureusement, la pudeur de ne pas

entrer dans ce cabaret. J'ignore si c'est par respect pour moi, ou par orgueil que tu as préféré éviter le scandale. Un scandale qui, en ce moment, risquerait d'avoir des répercussions tragiques sur ma santé, déjà très affaiblie.

Sans dire un mot, Laure se réfugia derrière un paravent. Aucun muscle de son visage n'avait bougé. Avec des gestes précis, elle continua à se déshabiller. Un à un, ses jupons en dentelles empesées s'étalèrent sur le tapis avec la raideur de fleurs de marbre. La taille emprisonnée dans un corset de moire rosé, Laure libéra ses cheveux des épingles et des peignes qui les maintenaient en place. Ensuite, se drapant dans le peignoir de Sophie de Pronaie, elle marcha vers le milieu de la pièce.

– Tu sais que je déteste me mêler des choses qui ne touchent que toi. Mais aujourd'hui, c'est différent. Parce que, aujourd'hui, la situation est grave. Beaucoup plus grave que tu ne le crois. Que tu ne peux le supposer.

Laure s'était approchée de la coiffeuse. S'emparant d'un peigne, elle se mit à démêler ses

cheveux par petits coups ailés.

– Pour rien au monde, je n’aurais voulu te révéler des secrets susceptibles de modifier ton genre de vie.

Durant plusieurs secondes, seul le tic-tac de l’horloge résonna dans la chambre. Puis, d’une voix qui tâtonnait, Sophie de Pronaie poursuivit :

– Mais, étant donné les circonstances, je trouve plus honnête de t’apprendre la vérité.

Les doigts de Laure se crispèrent sur son peigne.

– Quelles circonstances ? Et quelle vérité ?

Elle se retourna et, brusquement, fit face à sa mère.

– Depuis quand ai-je peur de la vérité ? Et qui donc t’a obligé à la taire ?

Elle s’avança vers le lit. Son peignoir, trop ample, s’accrochait aux meubles.

– Eh bien ? J’écoute !

Elles se regardèrent. Ce fut Sophie de Pronaie qui baissa les paupières.



– La situation de ton père est loin d’être aussi brillante que ne le pensent ses amis et les innombrables parasites qui mangent et boivent à sa table.

Bras croisés, retenant son souffle, Laure fixait sa mère.

– Il a fait dernièrement des placements désastreux. Et les bals, les soirées, les réceptions ont englouti une grosse partie de sa fortune.

Elle s’interrompt. Comme quelqu’un qui regrette d’avoir commencé une confession. Dehors, dans la rue, une voiture passa en un long roulement de roues et le cri rauque du cocher domina brièvement le chant de l’horloge.

– J’ai espéré que les valeurs étrangères, qui avaient échappé au désastre, nous permettraient de remonter le courant. Ton père m’a avoué l’autre soir qu’il les avait négociées depuis longtemps.

Elle se dressa et, rejetant ses couvertures, se mit debout.

Ton père est pire qu’un enfant quand il s’agit

de questions matérielles. Il dépense sans compter. Sans se soucier des conséquences de ses actes. Elle étouffait soudain dans cette chambre où Laure se dressait comme une accusatrice. Elle marcha vers la fenêtre et l'ouvrit toute grande.

– Quant à toi... tu sais bien que nous étions prêts à t'offrir tout ce qu'il y a de meilleur au monde.

Machinalement, elle regarda le ciel, à l'instant précis où une étoile filante parut sombrer vers la terre. D'autres étoiles, curieusement disposées, dessinaient une silhouette : celle d'un oiseau aux ailes étalées.

– Il n'y a qu'à vendre nos terres de Lussy. Et le château. Et la maison de Creil. Et les fermes que nous possédons en Sologne.

Laure de Pronaie, d'un ton rageur, avait crié ses mots.

– Vendre ?

La femme s'écarta de la fenêtre.

– La plupart de ces biens sont hypothéqués.

Laure appuya ses mains sur ses tempes.

– Où veux-tu en venir ?

Sophie de Pronaie ne répondit pas tout de suite. Alors, d'un mouvement nerveux, Laure la saisit par les épaules.

– Dis-moi ? À présent, il faut que tu ailles jusqu'au bout de la vérité.

Dans un coin du parc, près d'un arbre, les yeux d'un chat luisaient. Et dans la rue, plus loin, c'étaient les pas rapides d'un passant.

Armand de Léry, n'est-ce pas ? C'est à lui que tu es en train de penser ? Avoue-le !

– Oui. C'est à lui.

Les doigts de Laure relâchèrent leur étreinte. Et elle tourna le dos à sa mère, pour ne plus voir son visage marqué par la peur.

– Armand de Léry t'aime. Et il est riche. Très riche. Avec lui, tu ne connaîtras jamais ni la misère, ni les humiliations.

– Tais-toi !

Laure avait caché sa figure dans ses mains.

– Tais-toi. Tu ne vois donc pas que toutes mes

pensées sont auprès d'un autre ?

Sophie de Pronaie eut un rire, qui se brisa drôlement.

– Un autre ! William Ferguson, qui roule carrosse sans avoir un sou. Qui fait la cour à toutes les femmes, sans jamais apporter le bonheur à une seule d'entre elles.

Lentement, Laure écarta les mains qui dissimulaient son regard.

– William Ferguson tient à moi. Toutes ces femmes qu'il courtise au hasard de ses voyages, ne sont pour lui que des passantes.

D'un mouvement sec de la tête, elle rejeta ses cheveux en arrière.

– Mais, dans le fond de son cœur, il sait qu'il n'y a que moi, parce que nous avons les mêmes élans, les mêmes désirs, les mêmes faiblesses.

Sophie de Pronaie s'était réfugiée à l'autre bout de la pièce.

– C'est un aventurier, Laure ! Un aventurier dangereux.

– Et moi, que suis-je d'autre ? Comme lui, j'adore les batailles difficiles, les conquêtes qui semblent impossibles. Comme lui, je triche quand je sens que je vais perdre la partie. Nous sommes faits pour nous entendre. Et nous ne l'ignorons pas, ni l'un, ni l'autre.

Elle se tut, effrayée par les mots qu'elle venait de prononcer. Des mots qui la résumaient toute. Et dont elle parut deviner tout à coup l'affreuse profondeur, les prolongements menaçants.

– Avec lui, Laure, tu ne pourras pas tricher. Il connaît mieux que toi les règles d'un jeu malhonnête. Et il est plus fort que toi. Parce qu'il ne t'aime pas.

Elle tressaillit. Elle n'entendit, elle ne retint que cette fin de phrase et qui était le reflet de ses doutes et de ses tourments.

– Il croit que ton père possède une fortune immense. Quand il apprendra que...

Elle retourna se blottir sur son lit. Elle grelottait.

– Quand il apprendra que tu n'es plus la riche

héritière dont il convoitait la dot, il s'en ira. Sans un mot d'adieu, ou de tendresse.

De ses doigts maigres, tout en parlant, elle traçait des figurines sur l'édredon de soie blanche.

– Et, malgré tes airs de créature affranchie de tout joug familial, malgré tes allures de révolutionnaire et de déesse fatale, tu souffriras comme tu n'as encore jamais souffert.

Laure s'était rapprochée de la coiffeuse, mais "elle évitait de jeter un coup d'œil vers le miroir.

– Tous les hommes que, jusqu'à présent, tu t'es amusée à conquérir étaient de ton monde, de ta caste. William Ferguson, lui, est un nomade de l'amour.

Sophie de Pronaie avait fermé les yeux. Sa tête reposait sur l'oreiller. Ses doigts avaient stoppé leur va-et-vient sur l'édredon.

– Quant à Armand de Léry, il faut que tu te dépêches de conclure ce mariage. À cause d'un danger nouveau qui a surgi soudain.

Elle attendit une question. Un geste. Mais,

comme Laure se taisait, elle reprit :

– Une jeune fille, Béatrice Darnelle, a vécu plusieurs jours sous son toit.

Elle hésita. Puis :

– Son père était un savant connu. Elle-même s'intéresse passionnément à la médecine et a fait, je crois, des études d'infirmière.

Laure haussa les épaules.

– Pourquoi me dire tout cela ? Et en quoi l'apparition de cette malheureuse peut-elle contrecarrer mes projets ?

Elle fit quelques pas dans la pièce. Une expression de haine dépoétisait sa beauté, la rendait vulgaire tout à coup.

– Si je décide d'épouser Armand de Léry, qu'une femme au monde ne pourra m'empêcher de le faire.

Elle se pencha vers Sophie de Pronaie :

– Il serait prêt à sacrifier sa réputation et sa carrière, si je le lui demandais. Tu entends ? Si seulement je le lui demandais !

Sophie de Pronaie eut un sourire, indéfinissable. Et, doucement :

– Comme tu es sûre de toi !

Brusquement, s'agenouillant près du lit, Laure éclata en sanglots.

Sophie de Pronaie ne bougea pas. Elle savait que ce n'étaient pas des larmes de remords, ou de clémence. Mais celles d'un orgueil meurtri. Celles d'un amour, que ne partageait pas William Ferguson...



## VII

Pierre Lenzac souleva le bras inerte de l'enfant et tâta son pouls. La respiration du jeune garçon était saccadée. Son visage rouge et couvert de sueur.

– Je crois qu'il serait plus sage de le faire transporter à l'hôpital.

– Oui, docteur.

Les parents, deux êtres chétifs, se tenaient dans un coin de la pièce. Et non loin d'eux, assise sur un tabouret, une fillette qui tranquillement dévorait une tartine de confitures.

– Je vous avais demandé d'isoler le malade. Et je m'aperçois qu'une de ses camarades se trouve constamment à son chevet. Comment vous faire comprendre que, faute de précautions de ce genre, c'est une véritable épidémie qui sévit à Paris en ce moment ?

L'enfant ouvrit les yeux. Et son regard se posa sur Béatrice Darnelle, qui accompagnait le docteur Pierre Lenzac.

À travers une espèce de brume, que la fièvre dressait entre le monde extérieur et lui, il réussit à noter deux détails : l'or des cheveux de Béatrice et le vert de ses prunelles. Jamais encore il n'avait vu une nuance de vert pareille. Ni à la campagne, où quelquefois le menait sa marraine. Ni dans la forêt où pourtant c'était une orgie de tons.

Sentant sur elle le poids de ce regard, Béatrice Darnelle se pencha vers le garçonnet.

– Dans quelques jours, tu seras debout. Et, à l'hôpital, je viendrai bavarder avec toi.

Il ne sourit pas. Il continuait à la fixer de ce même regard lucide. Celui d'un adulte, qui ne croit plus aux miracles.

Dans la rue, Béatrice et Pierre Lenzac avancèrent côte à côte. Lenzac était très grand, un peu voûté. Et il y avait du gris dans ses cheveux à l'endroit de ses tempes. Sa figure, aux traits

taillés avec trop d'âpreté, ne devenait belle que lorsqu'il se mettait à parler de son métier et de l'idéal qui l'animait. On ne remarquait plus alors les joues trop creuses, le nez fin et long, les paupières un peu lasses. Et on ne voyait plus que les mains de Pierre Lenzac, vivantes, prêtes à sculpter mille statues de l'espoir. Il lisait, installé dans un fauteuil de son salon près d'un feu de bois, lorsque Béatrice Darnelle était venue frapper à sa porte. Ce fut sa sœur, plus âgée que lui, qui accueillit la visiteuse.

Il se souvenait encore de la toilette étrange de Béatrice, de son air craintif et harassé.

– Docteur Lenzac, voulez-vous m'offrir l'hospitalité pour cette nuit ? À cette heure-ci les hôtels sont fermés et je ne sais où aller.

En entrant dans le salon, elle avait tendu ses doigts vers la chaleur du foyer.

– Je savais que je pourrais compter sur votre bonté. Mon père vous aimait beaucoup. Et cela prouve que vous devez être charitable. Et honnête.

Plus tard seulement, elle lui conta son arrivée à Paris et sa rencontre avec Armand de Léry.

– Mon père a tant de fois exalté le génie de cet homme, alors quand ses adversaires se sont coalisés contre lui, j’ai décidé d’accourir à son secours.

Elle poussa un soupir.

– Pour moi, sans doute parce que j’avais si souvent entendu parler de lui, il n’était plus un étranger. Mais quelqu’un faisant partie de mes songes, de ma vie de tous les jours.

Elle disait tout cela sans fausse honte. Parce que tout cela était vrai. Et parce que, pour elle, la vérité ne pouvait être laide ou sordide.

– On a tort d’oublier qu’il y a deux bouts à chaque songe. Deux faces pour chaque rêve. Et qu’il faut par conséquent être deux, pour que ce rêve ou ce songe aient droit de vie.

Sa voix, aux intonations mystiques, donnait aux mots un sens particulier. Les détachait de la grisaille du vocabulaire. Leur transmettait une vigueur nouvelle.

– Je lui ai proposé d’expérimenter sur moi son sérum. Maladroitement. Et à un moment où il était perdu, où il ne voyait plus clair en lui-même.

Elle semblait avoir oublié qu’elle n’était pas seule dans la pièce et que Pierre Lenzac l’écoutait d’un air avide.

– Je suis arrivée trop tôt. Il n’avait pas encore eu le temps de se ressaisir. Et il m’a haïe d’emblée. Comme on hait le témoin d’une défaite.

Elle regarda Pierre Lenzac. À plusieurs reprises, en l’espace de quelques années, il était venu rendre visite à son père. Ignorant qu’un jour il jouerait un rôle dans son existence, elle n’avait guère prêté attention à cet étranger qui, dès leur première rencontre, s’était passionnément intéressé à elle. Car Pierre Lenzac, un désenchanté, un misanthrope, ne pouvait qu’être attiré par une créature comme Béatrice Darnelle. Par ce mélange d’ingénuité et de mystère. De philosophie amère et de théories où vibrait l’apothéose. Par ces accès de mélancolie, aussi, suivis de rires qui semblaient projeter une

lumière éclatante sur l'univers entier.

– Il m'était impossible de rester sous son toit, car...

Elle ne termina pas sa phrase. Car là, commençait son secret. Un secret qui n'appartenait qu'à elle. De ceux qu'on ne partage pas, de peur de les saccager.

Un secret, qui avait le visage si beau d'Armand de Léry, ses yeux d'un étrange bleu-mauve, ses épaules arrogantes, ses cheveux noirs de gitan.

Doucement, elle dit :

– Car il n'attendait rien de moi. Et il ne voulait rien livrer de lui-même.

Ensuite... Ensuite Pierre Lenzac, pour ne pas perdre Béatrice Darnelle dont la présence lui était devenue presque indispensable, lui proposa une place dans l'hôpital qu'il dirigeait.

Et, comme consciente de son inexpérience, elle hésitait à accepter, il lui avait promis :

– Je vous guiderai, les premiers temps. Et d'ailleurs, qu'est-ce qui vous fait peur ? Votre

père s'est chargé de votre instruction et je la trouve très complète. Beaucoup d'infirmières vous envieraient vos connaissances.

La sœur de Pierre Lenzac, Solange, ne protesta pas, ne tenta pas d'éloigner celle que, normalement, elle aurait dû considérer comme une intruse. Parce que, obscurément, elle devinait que Pierre Lenzac n'était pas le destin de Béatrice Darnelle et que, tôt ou tard, la vie les séparerait pour toujours.

Et aujourd'hui, dans cette rue populeuse, tandis qu'ils avançaient côte à côte, Pierre Lenzac se souvenait...

Béatrice, elle, pensait à l'enfant malade qu'ils venaient de quitter. Et à tous les autres enfants, atteints par cette épidémie de typhoïde à l'évolution particulièrement malfaisante.

– Que diriez-vous si nous prenions un fiacre et si nous allions nous installer sur les bords de la Seine, pour oublier toute cette misère ? Et pour trouver le courage de l'affronter à nouveau ?

Béatrice, arrachée à ses pensées, tressaillit en

entendant cette phrase de Pierre Lenzac.

Elle n'osa pas refuser. Et pourtant, elle sentait que ce tête à tête risquait d'avoir des conséquences graves. À cause de l'expression émue de son compagnon, de ce tremblement de sa voix.

Dans la voiture, les doigts joints dans la tiédeur de son manchon, elle demanda :

– Réussirez-vous à sauver cet enfant, Pierre ?

Il hésita, avant de répondre :

– Je n'ai pas perdu tout espoir. Mais les effets du mal sont si rapides, si inattendus.

Elle ne posa pas d'autres questions. À l'Auberge des Deux Épis ils choisirent une table dans le coin le plus éloigné de la salle. Ils gardèrent le silence, tandis que la serveuse s'agitait autour d'eux.

Béatrice contemplait la Seine, lente et secrète à cet endroit. Et toute habillée d'or par la lumière venue du ciel.

À une faible distance de la rive, jetant une note sombre et sordide au cœur de cet éclat, une



péniche avançait lourdement, pareille au cadavre de quelque bête entraînée par le courant.

Quelque part, dans une guinguette, les accents aigus d'une mélodie populaire. Et en sourdine, les cris des hirondelles qui sillonnaient la campagne et glorifiaient le printemps malgré la fraîcheur de l'atmosphère.

– Béatrice, à quoi pensez-vous ? Elle eut comme un sursaut. Ses mains, qu'elle avait posées sur la nappe, se joignirent.

– À qui pensez-vous ?

Il prit entre les siens les doigts de la jeune fille.

– Êtes-vous sûre, Béatrice, de ne pas regretter d'avoir accepté cette place à l'hôpital ? Une place aussi dans ma maison ?

Elle ne retira pas sa main.

– Comment pourrais-je éprouver des regrets ? J'étais seule et misérable et vous m'avez offert un refuge.

Il était devenu très pâle.

– Il ne s’agit pas de cela, Béatrice. Il ne s’agit pas du côté matériel et prosaïque de la chose. Mais de sentiments plus complexes, plus difficiles à classer et à définir.

Elle écoutait. Et elle avait peur des paroles qui allaient suivre.

– Ce refuge que je vous ai offert...

Elle aurait donné tout au monde pour ne pas lui faire de peine. Tout au monde pour qu’il ne prononce pas les phrases qu’elle redoutait.

– Béatrice, cet homme, cet Armand de Léry, l’avez-vous revu ?

Elle secoua la tête.

– Non.

Il se pencha vers elle.

– Avez-vous envie de le revoir ? Vous arrive-t-il de penser à lui ?

Si elle l’avait pu, elle se serait enfuie.

– Répondez-moi, Béatrice ? Répondez-moi, je vous en supplie. De votre réponse dépendent peut-être trois vies. Trois destins.

Elle libéra les doigts qu'il avait emprisonnés entre les siens.

– Il m'arrive de penser à lui. Plus bas, elle dit encore :

– Même quand je ne le veux pas. Même quand je sais que cela ne m'apportera aucune joie.

D'une voix morte, il interrogea :

– Vous l'aimez ?

Elle se leva. Mais, plus rapide qu'elle, il la saisit par le poignet et l'obligea à se rasseoir.

– Je veux la vérité ! Vous l'aimez, n'est-ce pas, Béatrice ?

Comme pour une défaite, d'un air vaincu, elle chuchota :

– Je l'aime.

Oubliant la présence d'autres personnes dans la salle, il s'écria :

– Vous ignorez sans doute qu'il est presque fiancé à Laure de Pronaie. Et qu'aucune force ne pourra l'obliger à renoncer à elle.

Il comptait sur de la stupeur. Sur de la révolte,

ou du chagrin.

Doucement, elle dit :

– Je sais tout cela. Je sais aussi que cette femme est son malheur. Et que mon amour, il n'en voudra jamais.

Un autre chaland passa sur la Seine. Dans la guinguette, l'orchestre s'était tu. Et, des nuages ayant encerclé le soleil, l'eau du fleuve avait pris des tons couleur de deuil.

– Et cet amour, vous êtes décidée à le porter en vous, malgré l'indifférence de cet homme, malgré les souffrances qui vous guettent ?

Elle baissa le front.

– Oui, Pierre. Je suis décidée à le porter en moi. Toujours.

Dans la voiture qui les ramenait vers Paris, Béatrice après un silence obsédant, murmura :

– Je suis une folle, n'est-ce pas, Pierre ? Une folle d'aller au-devant du danger, alors qu'un bonheur paisible et stable se trouve à portée de ma main.

Son ton se fit angoissé.

– Car c’est ce bonheur, stable et paisible que vous vous apprêtiez à m’offrir, s’il n’y avait pas eu entre nous cette menace personnifiée par Armand de Léry. Une menace que j’essaie vainement de transformer en espoir.

Il ne disait rien. Il évitait de la regarder.

– Pierre...

Elle avait une façon bouleversante de prononcer ce prénom.

– Pierre, dites-moi que vous ne me méprisez pas ? Je vous dois tant. Sans vous, que serais-je devenue ? Où serais-je allée. Vous êtes mon ami. Mon seul ami. Et vous le savez.

Maladroitement, cruellement, elle parlait de sa dette. Alors que lui rêvait à un miracle.

– Pierre...

Le fiacre venait de s’arrêter devant la grille de l’hôtel particulier que, depuis des années, occupaient Pierre Lenzac et sa sœur.

Béatrice et son compagnon descendirent de la

voiture.

Solange Lenzac se tenait sur le perron.

– La mère de l’enfant, que vous avez visité tout à l’heure, est venue pendant votre absence. Il est, paraît-il, au plus mal.

– J’avais pourtant donné l’ordre qu’on le transporte d’urgence à l’hôpital.

– Tu connais l’inertie de ces gens-là. Si on m’emmène pas le malade, presque de force, ils ne feront rien pour le sauver.

Très vite, elle ajouta :

– Je sais que tu es très fatigué. Je sais que tu n’as pas pris de repos depuis plusieurs nuits...

Elle croisa plus étroitement sur sa poitrine son châle de laine sombre.

– Mais le métier que tu as choisi est synonyme de sacrifice. Et il te faudra une fois de plus confirmer cette légende en te rendant au chevet de cet enfant.

Elle parlait avec lenteur. Son visage maigre, ses cheveux sans grâce séparés en bandeaux, ses

vêtements noirs lui donnaient des airs de nonne en pénitence.

Suivie de Béatrice, elle gagna le salon. Elle devinait qu'une conversation dramatique avait eu lieu entre son frère et Béatrice Darnelle. Et elle était prête à tout risquer pour sauver son frère de tourments plus grands encore.

Dans le salon, elle s'installa sur le bord d'une chaise. Comme une visiteuse pressée de partir.

– Je suis heureuse d'être seule avec vous pour quelques minutes.

D'un geste frileux, elle dissimula la pointe de ses bottines noires sous sa jupe aux lourds godets.

– Je n'ai pas pour habitude de m'immiscer dans la vie des gens.

Elle toussota. Elle semblait être au supplice.

– Je vais donc vous paraître maladroite. Maladroite et trop préoccupée du bonheur de mon frère, alors qu'il n'est plus un adolescent auquel on puisse dicter ses volontés.

Béatrice était demeurée debout, à quelques pas de la porte. Et elle se demandait où elle trouverait

la force d'écouter jusqu'au bout cette femme dont elle était incapable de deviner les pensées secrètes.

– Depuis des mois et des mois, son métier l'a accaparé entièrement. Et il n'a remporté que des succès.

Elle lissa le col volumineux qui ornait son corsage. Son fichu de laine sombre avait glissé sur le sol.

– Aujourd'hui, il se trouve en présence d'une maladie qui s'acharne à semer la mort.

Elle se leva. D'un geste preste, elle ramassa son fichu et en enveloppa ses épaules.

– Sans doute faudrait-il, pour mener à bien la lutte, quelqu'un de plus compétent que lui. Quelqu'un qui a fait ses preuves dans des cas plus tragiques encore.

Sa voix monta, brusquement.

– Et ce quelqu'un s'appelle Armand de Léry.

Elle ignora le mouvement de recul épouvanté de Béatrice.



– Puis-je vous demander d’aller chez lui et de lui faire comprendre que son intervention rapide pourrait sauver des centaines d’enfants ?

Elle se dirigea vers la porte.

– À vous de décider si vous êtes prête à entreprendre une démarche pareille.

Doucement, elle ouvrit la porte.

– Essayez d’oublier vos problèmes personnels. Et regardez les choses en face. Courageusement.

Dans le vestibule, elle s’adossa au mur. Pour que s’apaisent un peu les battements de son cœur.

Elle regrettait presque à présent d’avoir déclenché une machine infernale dont les rouages diaboliques refuseraient peut-être de s’arrêter en temps voulu...

## VIII

Avec minutie, choisissant soigneusement ses habits, Armand de Léry se para comme pour une fête. Son esprit était vide de pensées.

Dans l'escalier, l'espace d'une seconde, il hésita. Puis, d'un pas nerveux, il traversa le vestibule. Malgré lui, il écouta la sonate de Mozart exécutée sur un piano, quelque part dans une maison voisine. Son cœur battait très vite.

Il jeta sur ses épaules sa cape du soir.

Et ce fut alors que l'on frappa contre la porte. Trois petits coups brefs. Pathétiques.

– Qui est là ?

– C'est moi, Béatrice Darnelle.

Il n'esquissa pas un mouvement.

– Laissez-moi entrer, je vous en supplie ?

Il attendit encore, avant d'ouvrir.

La porte enfin s'écarta. Et Béatrice Darnelle pénétra dans le vestibule, sans bruit, comme un fantôme...

– Je vous avais promis de ne plus vous importuner. Et j'ai réussi, pendant des jours et des jours, à tenir ma promesse. Mais ce soir, des raisons graves m'ont déterminée à venir vers vous.

Elle avait débité cette phrase sans une hésitation. Sans un changement dans l'inflexion de la voix.

– Je craignais de ne pas vous trouver chez vous. Et le fiacre avançait avec tant de lenteur !

Elle était vêtue d'une robe en lainage brun, au col et aux larges manches agrémentées de fourrure. Un fichu en fine dentelle du même ton recouvrait ses cheveux. Entre ses mains, elle tenait un sac en cuir fauve. La vente de la maison dans laquelle elle était née lui avait permis d'acheter quelques toilettes. Quant à celle qui appartenait à la sœur d'Armand de Léry, elle l'avait gardée. À titre de précieux souvenir.

Un changement très grand s'était produit en Béatrice Darnelle. Physiquement, elle semblait moins menue. Moins « astrale ». Plus adulte. Mais le vrai changement et dont on s'apercevait aussitôt, venait de son âme. Il se lisait dans son regard. Dans le dessin de ses lèvres. Dans sa façon de parler. On devinait la femme sous la grâce frêle de l'adolescence. On devinait un épanouissement. Non pas dans la joie. Mais dans le doute et la tourmente. Et qui, pourtant, auréolait le visage de Béatrice Darnelle d'une beauté où l'espoir ne cessait de vibrer.

– Des raisons graves ?

Il ne l'avait pas invitée à entrer dans le salon. Comme s'il désirait abréger un entretien qui gênait ses plans, en le retenant dans une maison qu'il s'apprêtait à fuir.

– Je voudrais vous demander une faveur, monsieur de Léry. Une très grande faveur.

– Une faveur !

Il eut un rire qui la fit frissonner.

– Vous avez déjà risqué auprès de moi, lors de

votre arrivée dans cette ville, une démarche des plus folles. Est-ce pour m'offrir votre vie à nouveau que vous êtes revenue aujourd'hui ?

Elle serra son sac contre sa poitrine. Comme quelqu'un qui a froid, soudain.

– Non. Il n'est pas question de moi, aujourd'hui. Et la cause que je vais plaider n'est pas la mienne. Le docteur Pierre Lenzac et moi avons visité un garçonnet malade. Des malades aussi gravement atteints on en compte par centaines actuellement. Mais celui-là, si vous acceptiez de vous intéresser à lui, si vous prescriviez un traitement, on pourrait ensuite l'appliquer à d'autres cas semblables.

Elle le contemplait d'un air suppliant.

– L'évolution du mal est tellement inattendue, qu'elle déroute la plupart des médecins. Mais vous, vous êtes de force à trouver le remède qui s'impose. Mon père m'a répété bien souvent que vos diagnostics étaient infailibles et votre intervention décisive. Il faut que vous veniez avec moi. Il faut que vous tentiez de sauver ce pauvre petit. J'ai promis à ses parents que vous

ne l'abandonneriez pas.

– Écoutez-moi. J'ignore pourquoi vous m'attribuez le pouvoir surnaturel d'arracher à la mort ceux qui sont condamnés.

Détachant chaque syllabe, il poursuivit :

– Je vous fais le serment d'aller chez cet enfant le plus rapidement possible. Mais à présent, il faut que je parte. On m'attend. Et à aucun prix je ne voudrais arriver trop tard à ce rendez-vous.

Il voulut ouvrir la porte. Mais elle était là, entre le loquet et lui.

– Personne ne vous attend. C'est vous-même qui courez vers le danger. Car le danger vous guette, implacablement. Et je sens que le drame va éclater, un drame irréparable, si vous obéissez à cette force mauvaise qui vous entraîne aujourd'hui.

Elle avait libéré ses poignets et, de ses bras, en croix, elle continuait à lui barrer le chemin.

– Je vous en prie ? Ne provoquez pas le destin !

Brutalement, il l'écarta. Et, comme elle essayait de s'accrocher à lui, il la poussa avec plus de violence encore. Et elle s'écroula sur le sol, comme quelqu'un qui tombe à genoux d'un mouvement pesant, pour prier après une faute.

Debout, à côté de cette silhouette meurtrie, Armand de Léry ne bougea pas durant quelques secondes. Puis, doucement, il prit Béatrice Darnelle par les épaules et l'aida à se relever.

– Pardonnez-moi. Je suis une brute.

Il la tenait serrée contre lui.

– Pourquoi ne m'abandonnez-vous pas à mon sort ? Pourquoi vous obstinez-vous à m'offrir une rédemption dont je ne veux pas ? Seriez-vous incapable de mépris et de haine ?

Elle se taisait. Son front était appuyé sur la poitrine de l'homme.

– Qu'espérez-vous donc ? Quel miracle impossible ?

Elle ne savait pas si c'était un rêve, ou si vraiment les lèvres d'Armand de Léry avaient effleuré ses cheveux.

– Comment ne comprenez-vous pas que je ne vous apporterai aucune joie ? Mais seulement de la souffrance.

Plus bas, il dit encore.

– Une souffrance que vous ne méritez pas. Et qui sera votre lot, si vous enchaînez votre existence à la mienne.

Ses mains emprisonnèrent le visage de Béatrice.

– J’ai pensé à vous. Malgré moi. Malgré tout ce qui nous sépare. J’ai pensé à vous, mon cœur. Et pourtant, je ne vous aime pas.

Elle avait fermé les yeux.

Et elle écoutait ces mots qui la meurtrissaient toute.

– Je ne vous aime pas, mais si vous disparaissiez tout à coup de mon horizon, ce serait dans ma vie un vide affreux.

Elle ouvrit les yeux. Pour contempler ce fantôme d’espoir.

– Vous m’avez demandé un jour s’il y avait



une femme entre vous et moi. Cette femme existe, Béatrice. J'en ai fait une divinité. Et elle n'est qu'une stupide et malfaisante coquette.

Ses doigts, fiévreux, étaient appesantis sur les tempes de Béatrice.

– Je l'ai aperçue dans un fiacre, tout à l'heure. Elle n'était pas seule. Et, quand vous êtes venue frapper à ma porte, je m'apprêtais à aller tuer cet homme.

Il eut un rire, empreint d'une tristesse infinie.

– Comme si un meurtre était synonyme de victoire en amour.

Retenant son souffle, elle écoutait.

– Mais vous êtes arrivée, guidée par cet instinct qui est votre don le plus précieux. Et maintenant, ma mie, maintenant vous voilà dans la tourmente à mes côtés.

Encore une fois, il lui sembla que les lèvres d'Armand de Léry se posaient sur ses cheveux. Et encore une fois, elle se dit que ce devait être un songe.

– Si vous restez, si vous ne vous enfuyez pas,

j'exigerai de vous mille sacrifices. Et je ne vous donnerai rien en échange, qui puisse vous consoler.

Sa voix se fit âpre.

– Acceptez-vous un marché pareil ? Acceptez-vous d'attendre ce miracle, dont je vous parlais il y a un instant et qui sans doute ne se produira jamais ?

Tendu vers elle, il cria presque :

– Acceptez-vous tout cela, mon cœur ?

Elle fit oui de la tête.

– Et cette tendresse que vous portez en vous, ces trésors de tendresse, Béatrice, qu'allez-vous en faire ? Ne croyez-vous pas que vous pourriez les offrir à quelqu'un d'autre ? Quelqu'un qui saurait apprécier un cadeau pareil ?

Elle s'écarta de lui.

– Vous m'avez dit que, si je disparaissais de votre horizon, il y aurait dans votre vie un vide affreux.

Pour moi aussi, la vie n'aurait plus de sens si

j'étais loin de vous.

Elle redressa le front.

– Je suis prête à accepter les sacrifices les plus durs.

Ses yeux ne quittaient pas le visage de l'homme.

– Prête à demeurer dans votre ombre, sans exiger ma part de gloire ou d'amour.

Elle fit quelques pas dans la pièce. La lumière des deux lampes happa sa silhouette, alluma des feux dans ses cheveux.

– Et aujourd'hui, si je ne m'enfuis pas, c'est pour être là quand vous retournerez dans votre laboratoire, un jour.

Elle nota la crispation de sa bouche. Son émoi. Et elle reprit, après s'être réfugiée dans une zone que les lampes n'incendiaient pas.

– Pour être là, quand vous reprendrez vos recherches. Car vous les reprendrez, j'en suis sûre. Il est impossible de renoncer aussi totalement à un idéal qui s'est étendu sur des années.

Il dit :

– Vous ne parlez que de moi. De moi seul. Mais il y a vous, aussi. Vous si jeune, si tendre...

Elle sourit.

– Tout ce qui vous touche, Armand de Léry, me touche également. Votre sort et le mien ne font qu'un pour moi.

Il s'approcha d'elle.

– Au nom de quoi tout cela, Béatrice ? Au nom de quelle récompense ?

– Ma récompense ?

Elle prit entre les siens les doigts de l'homme.

– Elle sera magnifique ! Le jour où le monde entier clamera que vous êtes un savant de génie.

Elle avait dit tout cela simplement. Sans emphase. Comme quelqu'un dont la voie est tracée depuis longtemps.

– Et ce jour n'est pas loin. Je le sens. De toute mon âme.

Elle se baissa et ramassa son fichu de dentelles qui avait glissé sur le sol. D'un mouvement

ondoyant, elle en recouvrit ses cheveux..

– Venez maintenant ! Cet enfant malade a besoin de vous.

Dans la rue, ils avancèrent côte à côte.

Un ciel, décoré d'étoiles, semblait avancer avec eux. Irrésistiblement...

## IX

Pierre Lenzac, en sortant de la salle réservée aux enfants malades, se dirigea vers l'escalier.

– Pierre !

Il s'immobilisa. Et il attendit que Béatrice Darnelle vienne le rejoindre.

– Pierre, je crois que nous avons gagné la bataille. Aujourd'hui, j'ai constaté une nette amélioration chez ceux qui étaient le plus gravement atteints. Et le petit bonhomme, auquel nous nous sommes intéressés, vous et moi, ne demande qu'à se lever et à reprendre ses habitudes de gamin turbulent.

Elle semblait heureuse. Son être tout entier exprimait l'espoir.

Sans se hâter, ils traversèrent la cour. Dans la rue, d'un commun accord ils gagnèrent le petit square où très souvent ils venaient s'installer sur

un banc, après une journée harassante passée au chevet de la souffrance.

– Pierre...

Il se tourna vers elle. Il savait déjà ce qu'elle allait lui dire. Et il savait aussi qu'il lui faudrait garder pour lui tous les mots qu'il n'avait pas le droit de prononcer.

– Pierre, vous ai-je dit qu'il était enfin retourné dans son laboratoire et qu'il y est resté des heures durant ?

– Oui. Vous me l'avez dit.

– Si seulement il pouvait reprendre goût à son travail. Si seulement il sentait à nouveau le besoin de créer et de vaincre.

Obsédée par le souvenir d'Armand de Léry, elle ne tentait pas de faire un secret de cette obsession. Et elle paraissait ne pas se rendre compte que l'homme auquel elle parlait aurait sacrifié tout au monde en échange d'un peu de son amour.

Elle éprouvait pour Pierre Lenzac une amitié teintée de gratitude. Et elle le traitait avec une

immense tendresse, sans comprendre à quel point cette tendresse de sœur le faisait souffrir.

Les heures qu'ils passaient côte à côte à l'hôpital, leur lutte commune contre la mort étaient pour Béatrice autant de choses exaltantes. Pour Pierre Lenzac, elles étaient synonymes de tourments.

– Pierre, ce sérum dont la découverte a soulevé tant de polémiques, oseriez-vous l'expérimenter sur des malades ?

Il hésita, avant de répondre.

– Si j'en avais été l'inventeur, j'aurais sans doute eu cette audace.

Il parlait d'une voix monocorde. Et pourtant, une étrange émotion le possédait. Une sorte de pressentiment, comme à l'approche d'un événement brutal et inattendu.

– Et cette audace, selon vous, Armand de Léry a eu tort d'en manquer ? C'est bien votre avis, Pierre ? N'ayez pas peur d'être franc !

Il contemplait les moineaux réunis en cercle, comme pour un complot.



– Je ne suis pas juge des réactions d'un autre. Béatrice. Mais je comprends fort bien les craintes éprouvées par Armand de Léry. Et son épouvante à l'idée que son remède pouvait être porteur de mort.

Les yeux de Béatrice étaient fixés sur la rue, où défilaient des passants.

– C'est pour cela que je l'ai supplié de reprendre ses recherches. S'il découvre où se trouve le point faible, la victoire lui appartient !

Sa voix à elle était vibrante d'extase.

– Il y a des gens qui l'ont accusé de lâcheté. Mais, pour se battre, il faut se sentir encouragé. Et lui, on a tout fait pour le détruire.

Soudain, il y eut comme de l'angoisse sur son visage tendu vers Lenzac.

– Pierre... cette femme, croyez-vous qu'elle va encore lui faire du mal ?

Il détourna la tête. Pour ne pas se trahir. Et il dit :

– S'il aime la souffrance qu'elle lui apporte, c'est lui qui ira vers elle.

Il la vit tressaillir. Puis baisser les paupières.

– Ne saviez-vous pas, Béatrice, que l'on s'acharnait toujours à courir vers les désillusions ?

Comprit-elle qu'il parlait de lui-même ? Comprit-elle qu'il rêvait à elle, nuit et jour, dans la douleur... comme elle, elle rêvait à Armand de Léry ? et se rendit-elle compte brusquement de l'immensité de la haine qu'il devait éprouver à l'égard d'un rival semblable ?

– Pierre...

Ils échangèrent un long regard. D'un ton apeuré, elle dit :

– Vous souhaitez le retour de cette femme, n'est-ce pas, Pierre ? Vous le guettez, vous l'appelez de tout votre cœur.

Il se dressa. Sa figure était méconnaissable.

– Oui, Béatrice. Je souhaite ce retour. Tout en sachant qu'il signifie votre condamnation.

Il s'était juré pourtant de ne pas lui crier la vérité.

– Comment pourrait-il en être autrement ? Et avez-vous cru un seul instant que je me contenterais de cette amitié que vous m’offrez, alors que je lutte contre le désir de vous prendre dans mes bras et de vous emmener loin d’ici, à l’abri de toutes les convoitises ?

Elle s’était levée, elle aussi. Ces aveux qu’elle redoutait tant, il venait de les lui imposer, avec brutalité. Comme quelqu’un qui se confesse à l’heure du châtiment.

– Vous êtes venue proposer à Armand de Léry de tenter sur vous une expérience dangereuse. Mais celle que vous tentez en ce moment sur vous-même est plus dangereuse encore. Car ce n’est pas dans votre corps qu’elle vous atteint. Mais dans votre âme. Dans vos songes. Dans votre soif de beauté.

Il la saisit par le bras.

– Tout ce que vous portez en vous de pur, d’exaltant, de généreux, sera saccagé si vous persévérez dans cette folie. Parce que c’est une folie que de prétendre arracher Armand de Léry à l’influence de Laure de Pronaie, pour laquelle il

est prêt à commettre les pires bassesses, les pires cruautés !

Elle tenta de libérer son bras, de lui échapper.

– Et vous le savez bien, Béatrice, que vos chances sont nulles, si elle s’avise de réapparaître un jour.

Lourdement, il insista :

– Vous le savez. Mais vous préférez vous mentir à vous-même.

Elle essaya de le repousser.

– Lâchez-moi !

Il l’attira à lui.

– Pourquoi refusez-vous de regarder la vérité en face ? Pourquoi jouez-vous à la gamine qui croit encore aux contes de fées ?

Leurs deux visages se touchaient presque.

Elle gémit.

– Taisez-vous ! Laissez-moi partir !

Ses doigts abandonnèrent le poignet qu’ils meurtrissaient.

– Je vous jure que ce n'est pas à moi que je pense en ce moment. Je vous le jure sur ce que j'ai de plus cher, Béatrice.

Elle ne se sauvait pas. Ses yeux étaient brillants de larmes.

– J'ai haï cet homme, comme je ne croyais pas pouvoir haïr quelqu'un. Mais aujourd'hui, ce n'est pas la haine qui me guide. Ce que j'éprouve, c'est une infinie pitié pour vous. Parce que je devine que vous ne renoncerez pas à votre chimère, cette même chimère que je poursuis en vous aimant.

Elle se dirigea vers la grille du square. Dans la rue, ils avancèrent côte à côte comme de paisibles flâneurs. Des passants se retournèrent sur Béatrice. À cause de sa grâce, de l'harmonie précieuse de sa silhouette, de sa taille flexible qui ondoyait à chacun de ses pas.

Soudain, incapable de dissimuler son inquiétude il jeta d'une voix angoissée :

– Qu'allez-vous faire à présent ?

Il la fixait d'un regard suppliant.

– Vous chercherez un autre refuge, n'est-ce pas ? L'idée de demeurer sous le même toit que moi doit vous paraître odieuse, après ce que je vous ai dit ?

Elle ne répondit pas.

– Béatrice, j'ai le droit de connaître votre décision !

Doucement, elle dit :

– Pourquoi m'en irais-je ? Et où irais-je, d'ailleurs, si je fuyais votre maison ?

Il poussa un soupir de bonheur.

– Alors, vous me pardonnez ?

Elle eut un sourire triste :

– Vous pardonner ? Vous n'avez commis aucun crime.

Dans le vestibule, elle se débarrassa de son manteau.

Elle semblait très lasse.

– Béatrice...

Elle secoua la tête.

– Non, Pierre. Ne dites plus rien, je vous en prie ?

Lentement, elle monta l'escalier menant à sa chambre. Et lui, immobile, la contemplait sans oser esquisser un mouvement.

## X

Certaines journées paraissent interminables et les secondes, les minutes semblent se traîner avec lenteur comme des insectes blessés. Et les nuits qui suivent ces heures de monotonie apportent rarement la détente et la vitalité. En se réveillant ce matin-là, après un mauvais sommeil, entrecoupé de réveils brusques, Béatrice constata qu'une étrange lassitude pesait sur son échine. Sa tête était lourde, ses tempes douloureuses.

Dans la salle à manger, sur la table, deux tasses seulement. Celle de Béatrice. Et celle de Solange.

– Pierre a déjà bu son café ?

Les cheveux de Solange, tirés en arrière, durcissaient son visage.

– Pierre ? Ne vous a-t-il pas prévenue qu'il devait aller au chevet d'un malade résidant assez



loin de Paris ?

Béatrice était demeurée debout.

– En effet. Je me souviens à présent. Mais je ne pensais pas que c'était prévu pour aujourd'hui. Je regrette que Pierre ne soit pas venu me réveiller. J'aurais voulu assister à la consultation. Le cas est très intéressant.

– Il me racontera tout cela, ce soir.

Un sourire bref entrouvrit les lèvres minces de Solange.

– Ce soir, ou un autre soir. Je crois qu'il a l'intention de visiter l'hôpital de Clavecy, où il a travaillé jadis et qui compte à présent une salle de chirurgie des plus perfectionnées.

Elle parlait d'un ton saccadé. Elle devinait la stupeur de Béatrice. Son émoi, à l'idée que Pierre Lenzac était parti sans éprouver le besoin de lui expliquer les raisons de ce départ précipité. Le malade, au chevet duquel il s'était rendu, souffrait d'une affection chronique, qui ne présentait aucun caractère d'urgence. Et la salle de chirurgie parisienne n'avait rien à envier à

celle de Clavecy.

– Si vous ne buvez pas votre café, il sera froid.  
Et asseyez-vous donc !

Béatrice, d'un mouvement machinal, s'installa sur la chaise qu'elle occupait d'ordinaire.

– Pierre a envoyé une lettre à l'infirmière-chef, pour l'aviser que le docteur Armand de Léry le remplacerait pendant son absence.

Elle prit sa serviette et essuya les coins de ses lèvres. Dans son regard, une expression indéfinissable.

– Et tout à l'heure, on est venu me dire que le docteur Armand de Léry n'ayant pas donné signe de vie, on avait jugé plus prudent d'alerter un médecin qui, lui, ne se déroberait pas à la dernière minute.

Elle s'amusait à pétrir une boulette de pain entre ses doigts maigres. Et ses yeux, toujours, évitaient ceux de Béatrice.

D'une voix morte, la jeune fille murmura :

– Armand de Léry aurait-il refusé de se rendre à l'hôpital ?

Campée devant Béatrice, elle l’observait d’un air triomphant.

– Eh bien, la vérité la voici : un fiacre, hier soir, a déposé Laure de Pronaie devant la porte d’Armand de Léry.

Elle frotta l’une contre l’autre ses mains si blanches et qui semblaient être celles d’une convalescente.

– Ce matin, les volets de l’hôtel particulier d’Armand de Léry étaient fermés. Et il n’y avait aucun signe de vie nulle part.

Brusquement, incapable de supporter plus longtemps ce regard qui la fouillait toute, Béatrice recula vers l’autre bout de la pièce. Et, comme à un chien, elle jeta :

– Vous mentez !

Bêtement, s’acharnant à nier l’évidence, Béatrice répéta :

– Vous mentez ! Vous mentez !

Solange Lenzac eut un haussement d’épaules méprisant. Puis, sans un regard à l’adresse de la jeune fille, elle sortit de la salle à manger. Son

pas, précipité, résonna dans l'escalier. Et le silence revint, plus pesant encore.

Béatrice eut le courage de se rendre à l'hôpital. Quand elle aperçut un médecin qu'elle ne connaissait pas dans la salle réservée aux opérés, son cœur se serra.

À l'infirmière qu'elle rencontra dans un couloir, elle dit :

– Je croyais que le docteur Armand de Léry était de service, ce matin ?

La femme, après une seconde de réflexion, répondit d'un ton indifférent :

– Il en était question, en effet. Et puis, il a dû y avoir un changement au programme.

Béatrice, allant telle une bête docile d'un lit à un autre lit, accueillit avec soulagement l'heure du crépuscule.

Dans la rue, triomphant de sa peur, elle héla un fiacre. Elle ne voulait penser à rien. Mais malgré cela, toute-puissante, la haute silhouette de Solange Lenzac se dressait devant elle, implacablement !

– N’allez pas plus loin !

Elle descendit de la voiture. Tendit de l’argent au cocher.

– Il y a encore le carrefour à traverser, ma petite dame.

Elle n’écoutait pas. Elle sentait le vertige la gagner.

Le cocher fit claquer son fouet. Les sabots des chevaux heurtèrent lourdement les pavés sournois de la chaussée.

Et Béatrice, coudes serrées au corps, avança vers l’hôtel particulier d’Armand de Léry. Plusieurs fois, elle dut lutter contre le désir de rebrousser chemin. Et elle se demandait avec angoisse chez qui elle irait chercher refuge cette nuit-là. Car pour rien au monde, elle ne voulait affronter à nouveau le regard de Solange Lenzac. Sa haine, sans cesse en éveil.

Solange Lenzac n’avait pas menti. Les volets étaient clos. Et dans le parc désert rien ne bougeait.

Ses doigts encerclant les barreaux de la grille,

Béatrice contemplait ce tableau de la solitude. Ce décor sans vie.

– Armand !

D'une voix misérable, pour elle-même, elle chuchota ce prénom. Puis elle appuya son front sur ses mains.

Elle ne savait plus que faire, qu'attendre. Tout avait croulé autour d'elle. Et elle songeait avec désespoir que le seul être qui aurait pu alléger sa peine, Pierre Lenzac, était parti parce qu'elle ne voulait pas de son amour !

– Vous cherchez quelqu'un ?

Elle eut un sursaut affolé, en reconnaissant Clotilde.

– Mademoiselle Béatrice !

Elle supplia :

– Clotilde ! Où est-il ?

La domestique hésita, avant de répondre :

– Il n'a indiqué aucune adresse. Et j'ignore la date de son retour.

D'un mouvement pesant, Béatrice s'écria de la

grille.

– Pourquoi ne m’avez-vous pas prévenue ?  
Pourquoi ne m’avez-vous pas dit que Laure de  
Pronaie avait réapparu dans sa vie ?

Clotilde eut une moue désabusée.

Soudain, elle détacha une clef du trousseau  
fixé à sa ceinture :

– Prenez cela ! Elle ouvre la porte du  
laboratoire.

Son ton se fit apeuré :

– Qui sait ? Vous aurez peut-être à vous en  
servir, un jour.

– Et vous ? Qu’allez-vous faire, à présent ?  
Vous n’allez pas sacrifier vos plus belles années à  
attendre un homme qui...

Doucement, Béatrice l’interrompt.

– Je vais l’attendre, Clotilde. Toute une vie,  
s’il le faut.

## XI

Laure de Pronaie et sa mère, entraînant à leur suite quelques-uns de leurs amis, étaient venues s'installer dans la splendide propriété que possédait Armand de Léry dans l'un des coins les plus pittoresques de l'Auvergne.

Sophie de Pronaie, après maintes tentatives infructueuses, avait enfin réussi à démontrer à Laure que ce séjour à la campagne ne pouvait que servir leurs projets. Elle savait que le pouvoir de Laure sur Armand de Léry était immense. Mais elle savait également que seule l'annonce officielle de leurs fiançailles lui apporterait l'apaisement qu'exigeait sa santé. Une santé fortement ébranlée par les événements récents.

Béatrice Darnelle, qui s'était effacée sans un cri de révolte, n'en était pas moins une menace tout aussi proche que William Ferguson.

Et si Laure, dans le secret de son cœur,



souhaitait une rencontre avec l'homme qui l'avait bafouée, Armand de Léry et cela Sophie de Pronaie aurait pu le jurer, portait encore en lui le souvenir de cette douceur, de cette pureté symbolisées par le visage pathétique de Béatrice. L'absence poétise les êtres. Et chaque jour qui passait donnait un éclat nouveau à l'auréole dont étaient parés William Ferguson et Béatrice Darnelle.

Petit à petit, irrésistiblement, l'inquiétude de sa mère se transmet à Laure. Et, telle une guerrière que l'on provoque, elle sentit s'éveiller en elle des désirs de bataille et de conquête. Pour elle, meurtrir une rivale, anéantir un obstacle, braver la difficulté étaient autant de sports passionnants. Elle n'aimait pas Armand de Léry. Mais elle ne voulait pas qu'il aime quelqu'un d'autre. Elle avait besoin, pour vivre, de savoir que l'on souffrait pour elle. Et par elle. Toute compétition lui était odieuse. Et l'idée qu'un homme, la connaissant, pût s'intéresser à une autre lui était insupportable.

L'aube, ce jour-là, mit une hâte inaccoutumée

à embraser de flammes pourpres la campagne environnante. Attiré par cette magie répandue sur la nature, Armand de Léry quitta sa chambre et s'engagea dans le parc. D'un geste nerveux, il poussa la porte de l'écurie et entra. Un hennissement joyeux l'accueillit et Cora, la jument favorite d'Armand, s'agita dans son box. C'était une bête souple et harmonieuse, à la sensibilité exacerbée.

– Mais où donc est Igor ?

– Blaise, où est Igor ?

Blaise, d'un air gêné, détourna les yeux.

– Mademoiselle Laure a décidé de le monter, ce matin.

Armand eut un haut-le-corps.

– Et vous ne lui avez pas expliqué les dangers qu'elle courait ?

La réponse de Blaise, dite d'un ton bourru, ne surprit nullement Armand de Léry.

– Bien sûr, que je l'ai prévenue. Mais elle n'en fait qu'à sa tête. Et il suffit qu'on lui interdise une chose pour qu'aussitôt elle ait envie de la faire !

Avec cette sincérité brutale des vieux serviteurs, Blaise ne se gênait pas pour dire ce qu'il pensait.

– S'il arrive un accident, ce ne sera pas de ma faute.

Il regarda son maître, bien en face.

– Igor et mademoiselle de Pronaie sont des démons et l'un et l'autre !

Armand parut ne pas entendre cette phrase. Il demanda :

– De quel côté s'est-elle dirigée ?

Les paupières fripées de Blaise se plissèrent.

– Pardi, du côté où il y a le plus de risques ! Vers le « Pic Bleu ».

Armand était devenu très pâle.

– C'est de la folie, voyons !

Avec une indifférence exaspérante, Blaise haussa les épaules.

– Elle s'en tirera, allez ! Les démons c'est moins fragile que les anges !

De nouveau, Armand de Léry fit mine de n'avoir pas entendu. Suivi de Cora, il se dirigea vers la grille.

– Allons, Cora ! En route !

La cravache cingla l'air. Et Cora, brutalement, prit son envol. Le chemin grimpa. C'était une lutte opiniâtre entre la civilisation et un paysage demeuré à l'état barbare.

– Plus vite, Cora !

La respiration saccadée de l'homme et celle, rapide, de la jument se confondaient en une seule et haletante symphonie. Ils paraissaient soudés l'un à l'autre, le cavalier et la monture. Ils ne faisaient plus qu'un corps, qu'une force, qu'un désir de vitesse.

– Plu vite, Cora !

Une écume blanchâtre cerclait les naseaux de l'animal, dont le cou était ruisselant de sueur.

– Tout doux, maintenant ! Tout doux...

Dans un chemin à droite, Armand de Léry venait d'apercevoir une forme mouvante. Arrondissant ses doigts autour de sa bouche, il

cria :

– Laure !

La silhouette ne s’immobilisa pas.

– Laure !

Soudain, il la vit qui levait sa cravache et en cinglait à plusieurs reprises les flancs d’Igor. Le cheval se cabra et, après quelques mouvements désordonnés, s’élança vers la montagne.

– Laure, vous êtes folle, voyons !

Il avait mal à la gorge, mal aux mâchoires à force de crier. Les branches des arbres se dressaient devant Cora, les ronces meurtrissaient sa chair, le vent s’engouffrait avec un hurlement de tempête dans les oreilles de l’homme et de la jument. De temps en temps, au loin, résonnait le hennissement apeuré d’Igor.

Brusquement, au risque de tuer celle qui le montait, Igor s’immobilisa face à une haie. Armand de Léry vit le corps de l’amazone sauter, comme celui d’une poupée brisée qu’on lance dans les airs. Mais elle retomba sur la croupe de sa monture, réalisant une prouesse dont peu de

cavaliers émérites auraient pu se glorifier.

À son tour, Armand atteignit enfin ce coin si fourbe de la campagne.

– Laure ? Que se passe-t-il ? N’avez-vous donc pas entendu mes appels ?

Elle devinait que les nerfs de l’homme étaient à vif. Et c’était cette émotion qu’elle voulait provoquer. Cette épouvante quasi animale et qui précède presque toujours une capitulation de l’âme.

– Laure ! Répondez-moi, voyons !

Elle se tourna vers lui. Ses cheveux défaits cachèrent en partie son visage. Sa poitrine se soulevait par coups brefs.

– N’est-ce pas plutôt à moi de vous interroger sur les raisons de cette poursuite ?

D’un mouvement sec de la tête, elle rejeta ses cheveux en arrière. Et sa figure parut. Un masque. Celui d’une victoire sordide.

– Ma mort vous aurait-elle vraiment causé un chagrin très grand ?

Rageusement, il s'écria :

– Ne vous l'ai-je pas assez prouvé, en quittant Paris au moment où on avait besoin de moi ? Et en abandonnant à un collègue complaisant des malades, dont la vie dépendait de mes soins ?

Ce n'était pas cette phrase-là qu'elle guettait.

Une phrase toute vibrante d'une révolte cachée, alors qu'elle en attendait une pleine de soumission et de promesses.

– Quelle lourde responsabilité que la mienne, Armand ! Si j'avais su que j'aurais à porter sur mes épaules un poids pareil, jamais je ne me serais risquée à vous empêcher de faire votre devoir !

D'un ton impatient, il demanda :

– Qui donc vous accuse ? Et à quoi bon vous justifier ?

Elle se mit à pleurer. Des sanglots lourds de pécheresse prête à se repentir.

– Laure, je vous en prie...

– Je veux une promesse. Une promesse qui

apaisera mes craintes...

D'une voix sourde, il interrogea :

– Quelle promesse ?

Elle eut un rire, très doux.

– Je veux que vous annonciez nos fiançailles. Je veux que le monde entier soit au courant de notre bonheur. Dès demain...

Elle se fit suppliante.

– Vous ne pouvez me refuser cette faveur, puisque vous dites m'aimer ! Puisque vous dites n'aimer que moi !

Là-haut, sur son socle de pierre, la Vierge de la Miséricorde semblait ne rien voir. Ne rien entendre de cette conversation, où triomphait la cruauté...



## XII

En apercevant Béatrice Darnelle dans la rue, Jeanne Dubois, la mère du garçonnet qui avait failli mourir, poussa une exclamation de surprise joyeuse.

– Mademoiselle Darnelle ! Que je suis donc contente de vous voir ! Vous entrerez bien chez moi une minute ? J’ai justement fait un excellent gâteau et le petit, en revenant de classe, sera ravi de bavarder avec vous.

Dans la salle à manger, que le soleil visitait rarement, Béatrice s’installa sur une chaise près de la fenêtre.

– Figurez-vous que je suis allée à l’hôpital afin de vous porter quelques fruits et vous remercier encore pour toutes vos gentillesse envers mon fils et quel n’a pas été mon étonnement, quand l’infirmière-chef m’a annoncé que vous aviez donné votre démission.

Jeanne Dubois appartenait à cette catégorie d'êtres simples et bons et auxquels, malgré soi, on ne peut s'empêcher de confier ses secrets les plus précieux.

– Et moi qui pensais que vous vous plaisiez là-bas.

Elle recouvrit la table d'une nappe propre, disposa tasses et théière. Mais, tandis qu'elle esquissait ces gestes de tous les jours, son expression était soucieuse. Enfin, n'y tenant plus, elle dit :

– Vous n'avez pas d'ennuis, au moins ?

À présent, elle remarquait l'air harassé de la visiteuse, les cernes de fatigue qui marquaient ses yeux. Et, maladroitement, elle tentait de « reconstituer » le drame que vivait Béatrice. Comme toutes les créatures aux instincts frustes elle devina aussitôt que Pierre Lenzac était l'un des héros de l'histoire. Mais qu'il y avait un autre homme également. Et que cet autre homme était le vrai responsable de la tragédie.

– Parce que, si vous avez des ennuis, je ferai

l'impossible pour vous aider.

Béatrice eut la force de sourire.

– Vous ne pouvez pas m'aider, Jeanne.

Elle prit la tasse que lui avait tendue Jeanne et, par petites gorgées, but son thé. Elle ne toucha pas au gâteau.

– J'ai eu la chance de trouver un logement. Une tante de l'infirmière-chef a été obligée de partir pour la province et elle m'a autorisée à occuper son appartement pendant son absence.

Elle tenait sa tasse entre ses doigts arrondis.

– Sans cela, j'ignore où je serais allée.

Elle s'approcha de la table.

– Votre thé était délicieux, Jeanne. Je regrette de ne pouvoir rester près de vous plus longtemps. Mais on m'a parlé d'une dame, une Suédoise, je crois, qui cherche une gouvernante pour sa fille. Si je ne vais pas la voir aujourd'hui même, elle engagera sûrement quelqu'un d'autre. Et je ne veux pas courir ce risque.

Elle était déjà dans le vestibule, lorsque

Jeanne Dubois la rejoignit.

– Et ce docteur, Armand de Léry, qu'est-il devenu ?

Béatrice ne se retourna pas.

– Dites, mademoiselle Béatrice, c'est lui que vous aimez, n'est-ce pas ?

Les épaules de Béatrice se voûtèrent.

– Pourquoi n'essayez-vous pas de retrouver sa trace ? C'est bête de laisser échapper son bonheur, parce qu'on a perdu confiance en soi-même.

Elle attendit. Et, comme Béatrice gardait sa pose vaincue, elle s'écria :

– Quelquefois, il suffit d'une toute petite chose pour tout changer, tout bouleverser. Et, si cet homme vous voyait en ce moment, il ne pourrait résister au désir de vous prendre dans ses bras. Et d'oublier tout le reste. Un reste qui, j'en suis sûre, ne compte pas vraiment.

– Mais si, il compte, Jeanne ! Brusquement, Béatrice se retourna et ses yeux angoissés cherchèrent ceux de sa compagne.

– Si j’avais eu le moindre espoir, j’aurais lutté. J’aurais même lutté pour deux, puisque lui n’a ni l’envie, ni le courage de le faire.

Sa voix monta, passionnée.

– Ce sérum qu’il a découvert et qu’il a abandonné dès le premier échec, aurait pu sauver des milliers de vies.

Ses doigts qui tremblaient se posèrent sur le bras de Jeanne.

– Si mon père était encore là, il aurait continué les recherches commencées par Armand de Léry. Et ce médicament-miracle serait déjà employé par tous les hôpitaux.

Elle attendit avant d’ajouter :

– J’ai la clef du laboratoire. Et je suis impuissante à agir. Parce que mes connaissances sont nulles.

Doucement, comme pour l’aveu d’un crime, Béatrice chuchota :

– Peut-être avez-vous raison, Jeanne. Peut-être suffirait-il d’une toute petite chose pour qu’éclate la vérité. Mais j’ai bien peur qu’il ne soit trop

tard !

Après le départ de la jeune fille, Jeanne Dubois retourna dans la salle à manger. Et ce fut alors qu'elle aperçut sur la table le sac à main publié par la visiteuse. Pourquoi Jeanne Dubois, qui était la discrétion même, éprouva-t-elle soudain le désir invincible d'ouvrir le sac de Béatrice Darnelle et de s'assurer qu'il contenait de l'argent ? Car, trop fière pour révéler sa misère, Béatrice Darnelle avait peut-être menti en prétendant qu'elle possédait de quoi vivre.

Dans le porte-monnaie, quelques pièces. Et un billet de banque soigneusement plié. Mais ce n'était pas cela que Jeanne Dubois contemplait d'un regard avide. Il y avait deux clefs, dans le sac. Une, petite et qui devait être celle de l'appartement. Quant à l'autre... elle ouvrait sûrement la porte du laboratoire d'Armand de Léry.

Jeanne ignorait où se trouvait Armand de Léry. Elle ignorait comment elle allait s'y prendre pour découvrir son adresse. Et comment il réagirait lorsqu'une main mystérieuse

déposerait cette clef sur un meuble de son salon.

Dans la rue, hésitant sur le chemin à suivre, Béatrice ne s'était pas éloignée.

– Mademoiselle Béatrice, votre sac !

Elle n'eut pas le temps de remercier Jeanne Dubois, cette dernière s'étant éclipsée au plus vite.

Sans songer aux conséquences tragiques qui allaient découler de sa visite, Béatrice gagna le trottoir opposé. Comment d'ailleurs pouvait-elle se douter que certains êtres, indifférents et inoffensifs en apparence, se transformaient soudain en irrésistibles meneurs de jeu ? Et que Jeanne Dubois, à la silhouette effacée, prendrait figure tout à coup de divinité omnipotente ?

\*

– Une de mes amies m'a signalé que vous cherchiez une gouvernante et...

D'une voix brusque, la dame interrompt Béatrice :

– C’était vrai hier. Aujourd’hui, ce ne l’est plus. Réflexion faite, j’ai décidé de confier ma fille aux religieuses d’un couvent.

Elle semblait avoir hâte de terminer un inutile entretien.

– Je vous demande pardon, madame, de vous avoir dérangée.

Dehors, Béatrice constata que les lampadaires étaient allumés. Et que la fatigue pesait sur son corps avec plus de force encore.

Quand elle atteignit enfin la porte de l’immeuble où se trouvait son refuge, l’obscurité était presque totale.

En apercevant une silhouette d’homme sur le palier du premier étage, Béatrice eut un mouvement de recul effrayé. Puis un cri lui échappa :

– Pierre !

Ensuite, sans réfléchir, sans prononcer d’autre mot, elle appuya sa tête sur l’épaule de Pierre Lenzac.

Et elle ferma les yeux.



## XIII

Madame Magda habillait princesses, duchesses, comtesses et deux reines même avaient, au cours d'une réception à l'ambassade de Londres, arboré des toilettes créées par elle. Madame Magda était une véritable magicienne. Et on pouvait se fier à son flair, entièrement. Ne laissant à personne le soin de s'occuper de ses illustres clientes, elle drapait elle-même sur leurs corps les étoffes les plus rares et les plus coûteuses. Sans jamais commettre une faute de goût. Sans jamais répéter le même modèle.

Aujourd'hui, c'était Laure de Pronaie qui accaparait son attention. Et les questions qu'elle lui posait étaient de pure forme, puisque en fin de compte c'était elle-même qui allait choisir la nuance et la forme qui s'imposaient.

– Pour célébrer des fiançailles, il faut quelque chose de vraiment féerique. Quelque chose qui

frappe l'imagination et demeure un souvenir impérissable.

Ses doigts, experts, encerclèrent la taille de Laure.

– Fine et légère, comme un papillon. Et épanouie comme une rose longuement caressée par le soleil.

Elle parlait avec volubilité. Mais, à aucun moment, sa voix ne prenait d'intonations vulgaires.

– Le docteur de Léry est, paraît-il, très beau. Et très riche. J'étais allée le voir, un jour. Pour une égratignure. Et surtout par curiosité.

Elle tournait autour de Laure, détaillant sa silhouette, inventant déjà la merveille que des ouvrières allaient exécuter.

– Ce n'est pas un médecin ! C'est un Prince Charmant !

Debout devant le miroir, Laure ne disait rien.

– C'est drôle, mais vous n'avez pas l'air du tout de vouloir jouer à la Princesse Charmante, son épouse pour la vie.

Brusquement, elle s'immobilisa. Face à Laure.

Et, après un regard vers la porte, elle prononça très vite :

– J'ai eu, tout à l'heure, la visite d'un de vos amis.

Elle nota l'affolement de Laure de Pronaie.

– Je n'ai pas pour habitude de transmettre des messages et de favoriser des rendez-vous.

Elle se baissa et ramassa un boa qui gisait sur le tapis.

– Mais il se trouve que... que cet ami de votre famille est également le mien. Je l'ai connu au cours d'un séjour que j'ai fait à New-York. Et, grâce à lui, j'ai été reçue dans les cercles les plus fermés.

Elle ouvrit un tiroir. Elle devinait l'attente de Laure. Son émoi.

Elle eut un rire, qui sonna faux.

– Vous ne me demandez pas le nom de cet ami, qui espère vous rencontrer aujourd'hui même, dans ce sentier du Bois, près du grand

lac... et où vous aviez coutume de vous retrouver jadis ?

D'un ton âpre, Laure interrogea :

– Depuis quand est-il en France ? Pourquoi est-il revenu ?

– Pourquoi un meurtrier revient-il sur les lieux du crime ? Et pourquoi un amoureux veut-il à tout prix revoir l'endroit où est né son bonheur ?

Elle aida Laure à remettre sa robe.

Dans la rue criblée de soleil, Laure héla un fiacre. D'un geste machinal, elle baissa la voilette qui ornait sa minuscule toque en paille couleur de blé mûr.

– Allez doucement ! Je ne suis pas pressée.

Il lui fallait du temps pour se ressaisir. Pour comprendre si ce qui lui arrivait était synonyme de bonheur ou de désastre.

À un certain moment, arrachée à ses pensées, Laure eut la tentation de descendre du fiacre et de prendre la fuite. Mais elle demeura là, dans cette voiture qui l'emmenait vers son destin.

Au bout de l'allée, aussitôt, elle aperçut la haute silhouette de William Ferguson. Il portait un costume en drap d'un bleu sombre, très serré à la taille.

Et elle, sentant que sa vie toute entière dépendait de cette rencontre, luttait contre une épouvante grandissante.

– Laure !

Il l'avait vue. Et de sa démarche de dandy nonchalant, il s'approcha d'elle.

– Qu'y a-t-il, mon cœur ? Et qu'avez-vous à trembler ainsi ?

Il la prit par la main et l'entraîna vers le petit sentier désert où ils s'étaient rencontrés tant de fois.

– Merci d'être venue.

Face au lac, sur lequel le soleil traçait de belles images, ils s'immobilisèrent.

– J'ai appris vos fiançailles. Et, aussitôt j'ai quitté New-York. Pour vous féliciter. Pour vous souhaiter d'être heureuse.

Avec son adresse habituelle, il attaquait. Pour n'avoir pas à se justifier et à se défendre.

– Je ne pensais pas que tout cela se ferait si vite. Et je ne vous croyais pas capable de m'oublier en si peu de temps !

Il avait adopté le ton meurtri de la victime, injustement sacrifiée.

– Je suis parti pour l'Amérique, où m'appelaient des affaires urgentes et...

Rageusement, elle l'interrompit :

– Vous mentez ! Vous vous êtes sauvé, parce que ma mère vous a révélé que nous étions à la veille de la ruine. Et vous ne vous êtes pas senti le courage d'affronter la misère à mes côtés.

Il s'amusait à enrouler autour de son doigt la chaîne de montre ornant son gilet.

– Et maintenant, que voulez-vous ? Que convoitez-vous, puisque vous savez que bientôt je n'aurai plus d'argent ?

Il sourit.

– Cette rage que vous avez de parler de gros

sous, mon ange, alors que personne ne vous demande rien et que personne ne vous a jamais rien demandé.

Il s'approcha d'elle.

– Je suis parti parce que ma sœur, souffrante, réclamait ma présence. Et je suis revenu, parce que je me doutais que de toute votre âme vous espériez mon retour.

Il la prit par les poignets.

– Osez donc dire que vous ne l'espériez pas ?

Il se pencha vers elle.

– Même à l'autre bout du monde, vous ne cesserez de penser à moi.

Elle écoutait, incapable de fuir. Enfin, elle eut la force de crier :

– Je vous hais, William Ferguson ! Je vous hais de toute mon âme. Vous êtes un menteur ! Et un lâche !

Il haussa les épaules.

– Qu'importe votre haine, puisque votre amour pour moi est plus immense encore !

Elle ne protesta pas. Elle savait qu'il avait raison.

Elle répéta d'une voix vaincue, tout en demeurant blottie sur sa poitrine :

– Je vous hais... Je vous hais...

Soudain, d'un élan brutal il s'écarta d'elle. Un pas rapide venait de résonner dans l'allée. Laure, guidée par un élan aussi invincible, se retourna également. Et elle appuya ses doigts sur sa bouche pour étouffer un cri d'épouvante.

L'homme qui avait surgi dans l'allée était Armand de Léry ! Il s'approcha d'eux. Puis, de sa main grande ouverte, il frappa William Ferguson au visage.

Ensuite, de ce même pas rapide, il s'éloigna sans un regard vers Laure de Pronaie.



## XIV

Sans nouvelles de Béatrice Darnelle, Jeanne Dubois décida de se renseigner discrètement sur le sort de la jeune fille. Durant plusieurs jours, Jeanne trembla à l'idée de ce qui se passerait si Béatrice s'apercevait de la disparition de la clef du laboratoire. Et puis, comme aucun incident n'éclatait, la femme en conclut que des événements plus graves avaient dû accaparer l'attention de Béatrice et la détourner de son obsession.

L'infirmière-chef de l'hôpital lui apprit que Béatrice n'habitait plus à la même adresse. Le retour inopiné de la propriétaire de l'appartement ayant posé des problèmes insolubles, à cause de l'exiguïté du local.

– Je sais que le docteur Pierre Lenzac, inquiet par l'état de fatigue de Béatrice Darnelle, a insisté pour qu'elle s'éloigne de Paris.

Résolue à aller jusqu'au bout de son enquête, Jeanne Dubois poursuivit son interrogatoire.

– Sans doute l'a-t-il installée dans une petite maison, que sa sœur et lui possèdent près de Fontainebleau ?

L'infirmière parut réfléchir.

– C'est possible. En tout cas, je crois que ce changement d'air s'imposait. Si Béatrice Darnelle ne prend pas soin de sa santé...

Elle s'interrompit et eut, de la main, un geste désabusé.

Le même soir, harcelée par un pressentiment mauvais, Jeanne Dubois se rendit chez les Lenzac. Elle s'apprêtait à actionner la cloche ornant la grille, lorsqu'elle vit Pierre et Solange en grande conversation dans un coin du jardin. Aussitôt, elle s'écarta de la grille et d'une démarche furtive contourna la haie de roses sauvages qui la dissimulait aux regards du couple. Elle ignorait elle-même pourquoi elle se livrait à un pareil espionnage. Peut-être devinait-elle que les phrases qu'elle allait entendre

l'éclaireraient sur bien des mystères et l'aideraient à agir plus utilement.

Car Jeanne Dubois, figurante anonyme, sentait que son rôle pouvait être immense si elle déclenchait à temps son attaque.

Sur la pointe des pieds, elle se rapprocha du bosquet d'arbres derrière lequel se tenaient Pierre Lenzac et sa sœur. Jeanne Dubois n'éprouvait aucune sympathie pour Solange Lenzac. Dès leur première rencontre, cette créature au visage anguleux et à la silhouette sans grâce lui avait inspiré une méfiance mêlée de crainte. Plus d'une fois, Jeanne en était sûre, Pierre Lenzac avait dû souffrir du caractère autoritaire de sa sœur, de sa jalousie à l'égard de toutes celles qu'elle soupçonnait de vouloir lui voler sa place.

– On est venu te chercher, pendant que tu n'étais pas là. Ne trouves-tu pas que tu te rends un peu trop souvent auprès de Béatrice Darnelle qui, n'étant pas malade, peut fort bien se passer de toi ?

La voix de Solange Lenzac exprimait toute la rancune du monde.

– Il aurait mieux valu, puisque tu es décidé à lui consacrer des journées entières, lui trouver un logement non loin d’ici.

Bras croisés sous son châle de laine sombre, elle paraissait plus longue encore, plus maigre.

– Je serais curieuse de savoir ce que pensent les voisins de ces fréquentes et amicales visites. T’es-tu posé la question ?

D’un air las, il répondit :

– L’opinion des voisins ne m’intéresse pas. Estimant que Béatrice Darnelle était très anémiée, très affaiblie, j’ai insisté pour que momentanément elle vive ailleurs qu’à Paris.

– Est-ce là la vraie raison ? Tu en es bien sûr ?

Il avait arraché une branche à un arbre et, nerveusement, il la cassait en menus morceaux.

– Quelle autre raison pourrait-il y avoir ? Moi, je n’en vois pas.

– Parce que tu joues à l’aveugle !

Les doigts de Pierre Lenzac s’immobilisèrent.

– Je ne comprends pas. Explique-toi, je te

prie ? Elle le fixait avec une insistance exaspérante.

– Je ne demande que cela. Mais tu t’arranges toujours pour ne pas m’en offrir l’occasion.

Elle fit quelques pas, puis alla s’adosser contre un arbre. Comme quelqu’un qui redoute une défaillance.

– La fatigue, l’anémie, des mots tout cela. Des mots que tu as trouvés pour te mentir à toi-même.

Elle ne semblait ni émue, ni effrayée par l’étrange regard qu’il attachait sur elle.

– Veux-tu savoir pourquoi tu as éloigné de Paris Béatrice Darnelle ? Pour l’isoler du reste de l’univers. Pour l’empêcher de rencontrer des gens qui, eux, se chargeraient de lui révéler certaines choses. Des choses que tu préfères lui cacher !

Elle s’agitait autour de lui, à présent. Aucune force au monde n’aurait pu la réduire au silence.

D’une voix morte, il dit :

– Quelles choses ?

Elle laissa s’écouler plusieurs secondes. Les

battements trop rapides de son cœur lui donnaient le vertige.

– La première, la voici : Armand de Léry a rompu ses fiançailles avec Laure de Pronaie. Et il est libre, maintenant. Libre d’aimer qui bon lui semble. Et tu trembles à l’idée que ce pourrait être Béatrice Darnelle !

Elle attendit une phrase de protestation. Un geste de révolte, ou de menace.

– Car, si tu ne tremblais pas de peur, tu aurais avoué à cette fille que l’homme qu’elle adore ne demande qu’à être consolé.

Pierre Lenzac était le seul être qui comptait dans la vie de Solange. Et, telle une bête stupide et trop fidèle, elle s’acharnait à lui faire mal.

– La seconde chose, la voilà : tu as intercepté deux lettres d’Armand de Léry. Toutes les deux adressées à Béatrice Darnelle.

– C’est faux !

Elle eut un rire, presque tendre.

– Je les ai vues. Toi seul connais le contenu de ces lettres. Et tu les as détruites, pour ne pas

perdre Béatrice.

De cette même voix sans timbre, il dit :

– Ce n’était pas Armand de Léry qui les avait envoyées.

Elle haussa les épaules.

– Allons donc ! C’était son écriture.

Se penchant vers lui, elle proféra :

– As-tu réfléchi à ce qui se passera, le jour où ils se rencontreront, Armand de Léry et elle ? As-tu songé aux conséquences de ton geste ?

Il la saisit par le bras.

– Le jour où ils se rencontreront, si jamais ils se rencontrent, il sera trop tard déjà.

– Trop tard ?

Il meurtrissait son bras et elle se retenait pour ne pas crier de douleur.

– Oui. Trop tard. Hier soir, Béatrice Darnelle a accepté d’être ma femme.

Tapie derrière la haie de roses sauvages, Jeanne Dubois écoutait.

– Tu vas l'épouser, tout en sachant qu'elle pense à un autre ? Et qu'elle ne cessera de penser à lui ? Es-tu un inconscient, ou un monstre ?

Brutalement, elle le repoussa.

– Crois-tu vraiment à un bonheur basé sur une supercherie ?

– Je crois à une transmission de la tendresse. Et je crois que Béatrice finira par s'attacher à moi et par se rendre compte que je l'ai sauvée en éloignant Armand de Léry de sa route.

Elle éclata d'un rire strident.

– Une transmission de la tendresse ! Tu t'imagines être au royaume de la médecine. C'est le sang que l'on transfuse... et non l'amour !

Si Jeanne Dubois l'avait osé, elle se serait enfuie. Elle découvrait avec épouvante le personnage complexe et dangereux qu'était Pierre Lenzac. Songeait-il à lui-même, ou se préoccupait-il uniquement de l'avenir de Béatrice, en prenant sur lui de changer le cours du destin ? Avait-on le droit de disposer de la volonté de quelqu'un, de ses désirs les plus



secrets, sans le consulter, sans le prévenir ?

– La haine, je crois davantage à une transmission de la haine. Et es-tu bien sûr que Béatrice ne te haïra pas un jour, pour avoir voulu la sauver, alors qu'elle ne demandait rien ?

Il passa ses doigts sur son front. Ce geste-là, il l'avait déjà étant enfant, lorsqu'il se sentait misérable, ou humilié. Et ce geste, pour Solange, ressuscitait tout un monde d'images bouleversantes.

– Écoute-moi...

Il parlait avec lenteur. Afin de ne pas se tromper. Ne pas prononcer les mots qu'il ne fallait pas.

– Si j'avais la certitude qu'Armand de Léry apportera à Béatrice l'apaisement et le bonheur, je m'effacerais aussitôt.

Oubliant l'émotion qui s'était emparée d'elle l'espace d'une seconde, Solange Lenzac cria :

– Alors, laisse-les se rencontrer ? Laisse-les tenter leur chance ?

Il détourna la tête. Elle vit qu'elle avait atteint

le point sensible.

– Jusqu’à présent, il n’a été question que d’elle, uniquement. Mais il y a lui aussi. Lui, qui est désemparé et qui pourrait peut-être remonter la pente, si elle était là pour lui tendre la main !

Scandant chaque syllabe, elle enchaîna :

– Tu m’as dit un jour que, si Armand de Léry n’avait pas renoncé à poursuivre ses recherches, l’humanité aurait bénéficié d’un remède nouveau susceptible de vaincre la mort...

Il se taisait. Ses bras pendaient le long de son corps.

– Et ces recherches, il ne les reprendra que si Béatrice Darnelle est à ses côtés. Parce qu’il a dû comprendre maintenant la folie qu’il a commise, en la rejetant dans l’ombre.

Il se redressa, tout à coup. Ses poings étaient serrés.

– Depuis quand t’intéresses-tu ainsi au bien-être de l’humanité ? Depuis quand encourages-tu les savants ?

Il vint se camper devant elle.

– Tu te moques de tout cela ! Ce que tu veux, c’est me garder ici. Sans aucune femme entre nous. Car méthodiquement, adroitement, tu as écarté l’une après l’autre toutes celles qui auraient pu te détrôner et exiger ton départ de cette maison.

Mains crispées sur sa poitrine, Jeanne Dubois ne bougeait pas.

– Parce que tu as renoncé à l’amour, parce que tu es incapable d’inspirer de l’amour, tu as voulu que je vive la même vie que toi. Une vie de nonne, mais de nonne aigrie et vengeresse.

De nouveau, il passa ses doigts sur son front.

– Pour te débarrasser de Béatrice Darnelle, tu lui as menti. Tu lui as dit qu’elle avait brisé mon mariage avec une jeune fille possédant toutes les qualités. Et, quand elle a fui d’ici, tu as cru que tu tenais la victoire !

Se penchant vers elle, il lança d’un ton cinglant :

– Mais cette victoire, tu ne la tiens pas ! Pas encore ! Et je vais te prouver qu’il y a une

transfusion de la tendresse, aussi puissante qu'une transfusion de sang !

Avec obstination, elle refusa de se laisser convaincre.

– Tu oublies les risques, les échecs, les remords et les regrets !

Sans bruit, Jeanne Dubois quitta sa cachette. Dans la rue, comme une bête qu'on harcèle de tous côtés, elle se mit à courir. Elle aurait été incapable de dire lequel de ces deux êtres : Pierre ou Solange l'avait déroutée davantage et épouvantée aussi. Son cerceau, celui d'une enfant à peine évoluée, était incapable de résoudre un problème aussi obscur. Et pourtant, si elle avait eu à émettre un verdict, c'est Pierre qu'elle aurait acquitté. Parce que Pierre avait l'excuse de l'amour. Solange, elle, était guidée par un sordide besoin de domination. Par la peur de perdre le seul homme que, depuis la mort de leurs parents, elle dominait sans vergogne. Et c'était cette mainmise sur une liberté à laquelle aspire chacun, cette autorité jalouse que Jeanne Dubois condamnait d'emblée et d'instinct.

Dans sa chambre, elle s'assit sur son lit. Elle frissonnait.

La veille, elle était allée sonner à la porte de la maison d'Armand de Léry. Une maison aux volets fermés, au parc désert. À Clotilde, venue en réponse à son coup de sonnette, elle avait dit :

– Le petit a de nouveau un peu de fièvre. Et j'ai égaré l'ordonnance du docteur de Léry. Et me voilà bien embarrassée.

Clotilde, qui connaissait Jeanne Dubois, comme elle connaissait d'ailleurs la plupart des malades d'Armand de Léry, s'effaça pour permettre à la femme de pénétrer dans le vestibule.

– Le docteur a suspendu ses consultations pour l'instant. Mais vous pouvez aller voir son remplaçant.

Les yeux de Jeanne firent le tour de la grande pièce où la pénombre régnait.

– Le docteur n'est pas à Paris ?

Clotilde hésita, avant de déclarer :

– Il est à Paris. Mais il a préféré louer une

chambre dans un hôtel.

Pour elle-même, elle ajouta :

– Ici, il y a pour lui trop de souvenirs de toutes sortes. Quoi d'étonnant qu'il ait cherché refuge dans un endroit qui ne lui rappelle rien ?

Craignant que Clotilde n'abrège l'entretien, Jeanne Dubois demanda d'une voix qui implorait :

– Si vous vouliez bien me donner le nom de cet hôtel, je pourrais écrire au docteur de Léry ? Sûrement, il ne refusera pas de m'envoyer une autre ordonnance ?

Elle s'était faite toute petite, toute humble pour dire cela. Et elle semblait si inoffensive et pitoyable.

– Attendez. Je vais vous marquer cela sur un papier.

– Merci. Vous êtes bonne.

Son visage exprimait l'extase d'une gamine qui aurait réussi à s'approprier un trésor.

Et aujourd'hui, elle se félicitait d'avoir fait

cette démarche.

Une horloge, en scandant l'heure brutalement, arracha Jeanne Dubois à ses pensées. Elle ouvrit un tiroir et s'empara de la clef qu'elle avait trouvée dans le sac à main de Béatrice Darnelle. Comme toujours, elle obéissait à ce même instinct d'animal et qui presque jamais ne la trompait. D'un geste rapide, elle introduisit la clef dans une enveloppe. Puis, de sa large écriture maladroite, elle traça ces mots sur une feuille arrachée à un calepin :

« Ne vous éloignez pas de Paris en ce moment.

« On a besoin de vous. Un besoin urgent.

« Votre bonheur est en jeu. »

Elle ne signa pas. Elle sortit d'un placard son manteau, réservé aux jours de fête. À son mari et à son fils, surpris de la voir vêtue ainsi, elle expliqua :

– C'est pour montrer à la couturière un défaut, à l'endroit de la poche.

Elle eut un rire nerveux.

– Je serai de retour, très vite.

Dehors, sans se hâter, en flâneuse, elle se dirigea vers l'hôtel dont la façade arrogante se dressait dans une avenue proche de l'Arc-de-Triomphe.

Au portier, qui arborait un scintillant uniforme rouge et or, elle tendit l'enveloppe.

– Pour le docteur Armand de Léry.

Elle n'osait pas regarder l'homme.

– Il faut qu'il ait cette lettre aujourd'hui, avant le soir.

De cette même voix têtue d'enfant quémendant une friandise, elle répéta :

– Avant le soir.

À quelques mètres de l'hôtel, elle s'assit sur un banc. Et elle se demanda avec angoisse si elle avait eu raison de prendre part à un drame, qui ne la concernait en rien.

Un fiacre s'engagea dans l'avenue. Dans ce fiacre, Armand de Léry. Jeanne Dubois se dressa d'un mouvement affolé.



– Mon Dieu ! Pourvu que je n’aie pas attiré le malheur !

Tête basse, se dissimulant comme une voleuse, elle gagna le trottoir opposé.

## XV

Une à une, avant de monter se coucher, Clotilde visita les pièces du rez-de-chaussée aux meubles recouverts de housses. Armée d'un chandelier, d'où fusaient quatre chandelles, elle allait et venait, s'assurant que les fenêtres étaient hermétiquement fermées et que les bibelots précieux du salon ne portaient la trace d'aucune poussière. Telle une geôlière parcourant des cachots vides, elle semblait chercher une trace de vie dans un univers voué au silence et à la solitude.

Dans la bibliothèque, où même en été régnait une fraîcheur très vive, le bruit de ses pas prit des résonnances plus lugubres encore. Malgré elle, Clotilde s'immobilisa devant le portrait de Laure de Pronaie qui trônait sur la cheminée.

Elle fut sur le point de briser le cadre, afin d'effacer ce sourire qui semblait la narguer.

Avec dégoût, elle se détourna de cette image qui, pour elle, symbolisait la discorde et la destruction. Et pour échapper à ce regard, qui à la lueur des chandelles paraissait s'animer tout à coup, elle alla se réfugier dans le boudoir, où la mère d'Armand de Léry aimait venir rêver.

– Clotilde !

Marc, inquiet de sa trop longue absence, l'attendait dans le couloir.

– À quoi sert cette inspection ? Qui donc s'aviserait d'ouvrir les fenêtres et de déplacer les meubles, à moins que ce ne soient les fantômes !

Côte à côte, ils gravirent le monumental escalier. Sur le palier du premier étage, Clotilde marqua un temps d'arrêt.

– J'ai oublié de te dire qu'une femme était venue me voir. Une certaine Jeanne Dubois, dont le fils dernièrement a été si malade. Elle m'a demandé l'adresse de monsieur.

– L'adresse de monsieur ? Pourquoi faire ? Puisqu'il ne soigne personne en ce moment.

La figure de Clotilde était soucieuse.

– Justement. C’est ce que j’ai pensé, après son départ. Tu ne trouves pas cela louche, toi, qu’elle se soit présentée ici, sous prétexte qu’elle avait égaré une ordonnance ?

Il savait que les inquiétudes de Clotilde n’étaient jamais irraisonnées.

– Qu’y a-t-il qui te tourmente ?

Elle ne répondit pas. Elle aurait été incapable de donner un nom à ce quelque chose de très vague encore et qui très vite peut prendre figure d’angoisse.

Dans la chambre qu’ils occupaient, face au laboratoire, Clotilde posa le chandelier sur la table.

Elle tressaillit, lorsque Marc déclara :

– Bah ! cette pauvre Jeanne Dubois, elle n’a pas plus de quatre idées dans la tête.

Voyant que Clotilde gardait sa mine soucieuse, il ajouta :

– Des créatures comme ça ne peuvent jouer aucun rôle, dans une vie.

Clotilde, devant la glace, enlevait les épingles piquées dans son chignon.

– Béatrice Darnelle s’est rendue chez les Dubois, à plusieurs reprises, pendant la maladie de leur enfant. Marc eut une moue indifférente :

– Et puis après ?

Son peigne entre les doigts, Clotilde s’assit sur une chaise.

– Je cherche. Je cherche le lien qu’il y a entre cette visite de Jeanne Dubois et le si long silence de Béatrice Darnelle.

Petit à petit, la nervosité de sa femme se communiquait à Marc.

– Tu crois qu’elles continuent à se voir ?

– Je ne le crois pas. Mais je ne suis pas tranquille. Elle se leva et s’approcha de la fenêtre.

– Marc !

Surpris par l’intonation affolée de sa voix, il la rejoignit aussitôt.

– Marc ! Regarde ! Il y a de la lumière dans le laboratoire.

Il se pencha vers le parc.

– Je n’ai pas entendu le grincement de la grille. Et personne, en dehors de toi et de monsieur, ne possède la clef du pavillon. Celle de monsieur, je l’ai rangée moi-même dans un coffret de la bibliothèque.

Elle avoua, d’un ton effrayé.

– L’autre, que monsieur me confiait toujours, je l’ai remise à Béatrice Darnelle.

Durant d’interminables secondes, la stupeur empêcha Marc de parler. Enfin, il dit :

– Mais de quel droit, de quel droit as-tu fait cela ? Il la contemplait comme on contemple une étrangère dont on découvre le caractère déconcertant.

– Te rends-tu compte que, dans les tiroirs de ce laboratoire, se trouvent des centaines de feuilles sur lesquelles sont inscrits des chiffres et des formules ?

Elle évitait de le regarder.

– Et as-tu réfléchi à ce qui se passerait, si ces feuillets tombaient entre les mains de quelque

savant malhonnête, ou d'un médecin désireux de détruire une œuvre dont il est jaloux ?

Elle supplia :

– Tais-toi ! Jamais Béatrice Darnelle n'aurait accepté de se séparer de cette clef.

Elle s'empara de son manteau.

– Viens ! Il faut que je découvre qui est ce mystérieux visiteur.

Ils n'eurent pas le temps d'esquisser un mouvement. En bas, dans le hall, un bruit de pas rapides venait de retentir.

Appuyée contre l'épaule de son mari, Clotilde, toujours si sûre d'elle, si hautaine à l'égard des autres domestiques, avait adopté une pose de coupable. Dehors, les pas se faisaient de plus en plus proches. C'était dans le couloir que l'on marchait à présent.

Brusquement, la porte de la chambre s'ouvrit avec fracas, dévoilant la silhouette arrogante d'Armand de Léry.

Il était vêtu d'un habit, dont la boutonnière s'ornait d'un œillet blanc. Et jamais le contraste

n'avait été aussi frappant entre ses cheveux si noirs et ses yeux d'un fascinant bleu-mauve. L'expression de son visage n'était plus celle d'autrefois. Aux coins des lèvres, aux coins des paupières, l'amertume se lisait.

Il s'approcha de Clotilde.

– Est-ce vous qui m'avez fait parvenir cette clef ?

Il ne lui laissa pas loisir de répondre :

– Et pourquoi teniez-vous absolument à m'attirer dans ce laboratoire ?

Il jeta une enveloppe sur la table.

– Cette lettre, sans signature, accompagnait l'envoi. Je n'ai pas reconnu votre écriture. Est-ce que par hasard cette prose serait de vous également ?

Exaspéré par son silence, il se tourna vers Marc.

– À qui a-t-on communiqué mon adresse ? À qui a-t-on remis cette clef, sans m'en demander l'autorisation ?



– Clotilde l’a donnée à mademoiselle Béatrice Darnelle.

Les mâchoires d’Armand de Léry se crispèrent.

– Béatrice Darnelle ? Quelle idée étrange ! Pourquoi lui avoir confié la clef d’une porte qu’elle n’aurait jamais songé à ouvrir ?

Immense, menaçant, il se dressait au milieu de la chambre qui soudain paraissait petite et misérable.

– Je préfère, ma chère Clotilde, ne pas connaître les raisons mystérieuses qui vous ont inspiré ce geste pour le moins inattendu. Vous ignoriez sans doute, au moment où vous disposiez d’un bien qui ne vous appartenait pas, que Béatrice Darnelle doit épouser le docteur Pierre Lenzac à la fin de ce mois ?

Clotilde redressa la tête.

– Ce n’est pas vrai ! Ce n’est pas possible ! C’est vous qu’elle aime. Vous seul.

Il la regarda. Jamais elle ne devait oublier ce regard empreint d’une tristesse infinie. Puis, se

saisissant de la clef qu'il avait lancée sur la table, il sortit de la pièce.

Clotilde, si Marc ne l'avait retenue, se serait lancée à sa poursuite.

– Marc, on lui a menti ! Je ne sais pas qui l'a renseigné, mais ce n'est pas vrai, ça ne peut pas être vrai. C'est lui qu'elle aime. Lui seul.

En bas, dans le hall, c'était de nouveau le même bruit de pas rapides, mais qui s'éloignaient.

Marc chuchota :

– C'est sûrement Pierre Lenzac qui lui a appris cette nouvelle. Quant à Béatrice Darnelle, on doit tout lui cacher. Tout. Pour mieux la garder prisonnière.

À mi-chemin, entre la grille et le pavillon, Armand de Léry s'immobilisa. Malgré son désir d'oublier. Il ne pouvait s'empêcher de songer à son entrevue avec Pierre Lenzac. Un entretien, plutôt. Très bref. Dans un des couloirs de l'hôpital. Un entretien qui détruisait implacablement les espoirs d'Armand de Léry.

Et d'ailleurs, qu'était-il en droit d'espérer, puisque Béatrice Darnelle n'avait pas répondu à ses lettres ?

Pourtant... pourtant, il y avait cette clef. Et l'envoi de cette clef ne signifiait-il pas un appel pressant ?

Brusquement, il se dirigea vers le sentier étroit menant au laboratoire. Une force plus puissante que sa volonté le guidait irrésistiblement.

Seul de nouveau dans la pièce toute blanche où il avait passé tant d'heures exaltantes, Armand de Léry sentit un étrange apaisement le gagner. Comme si cette clef, qu'il tenait entre ses doigts crispés, était porteuse d'une puissance magique, de promesses miraculeuses.

D'un geste brusque, il écarta les papiers qui encombraient la table et s'emparant de feuilles, blanches elles aussi, il se mit à aligner chiffres et formules.

## XVI

Installée sur un banc du jardin qui entourait la villa, Béatrice contemplait les dessins fugitifs qu'un soleil intermittent faisait naître sur le gravier de l'allée. C'étaient tantôt de baroques figures de géométrie, tantôt des silhouettes aux contours insaisissables. À un certain moment, on aurait dit celle d'une bête de la préhistoire, avec une gueule crachant du feu. Quand le vent qui, depuis le matin soufflait sur la campagne, reprit sa course échevelée après s'être tu durant plusieurs heures, Béatrice se leva.

Son regard, distrait, erra d'un coin à un autre. Notant çà et là le sautellement grotesque d'un moineau, les mines alanguies de deux pigeones en quête de tendresse, la pose harmonieuse d'un chat aux aguets près d'un buisson. Elle regarda aussi le ciel, avec sa ronde de lueurs et d'ombres. Et les marronniers géants qui paraissaient porter

sous leur écorce tout le froid de l'hiver.

Sans se hâter, bras croisés sous le châle léger qui recouvrait ses épaules, telle une religieuse, Béatrice se dirigea vers la maison. Sa démarche sans heurts, l'immobilité de son buste, la ligne austère de son corps tout entier semblaient indiquer que plus aucune attente, plus aucune émotion n'habitaient son âme. En la voyant marcher ainsi, calme et droite, on aurait pu la prendre pour quelque promeneuse égarée dans un cimetière dont les tombes ne lui rappellent rien.

Lorsque Prince, le chien de la propriétaire de la villa, vint la rejoindre elle ne parut pas s'apercevoir de sa présence. Sa silhouette conserva la même attitude de détachement total. Et ses mains, dissimulées sous le châle, n'eurent pas un tressaillement.

Un homme passa sur la route. La mélodie qu'il sifflotait se heurta aux buissons du chemin, puis au feuillage des chênes et expira. Par contre, les coups de hache d'un bûcheron, plus loin, dans le bois, traversaient tous les écrans de verdure et envahissaient le jardin, triomphalement. Après un

dernier sursaut, le soleil disparut derrière des nuées plus tenaces. Et le vent, qui furetait sur la pelouse, se mua en ennemi. Il accompagna Béatrice jusqu'aux marches du perron, il l'encercla avec fougue et il s'engouffra dans le hall dont il balaya le carrelage bariolé.

– C'est vous, Béatrice ?

Edmée Leroy, une ancienne patiente de Pierre Lenzac et qui avait accepté d'accueillir chez elle la jeune fille, se tenait devant la porte du salon.

– Je m'apprêtais à aller prendre de vos nouvelles et à vous engager à ne pas vous attarder dehors. Le temps a changé, brusquement. Hier, on étouffait et aujourd'hui on se croirait au cœur de l'automne.

Elle prit entre les siens les doigts de Béatrice.

– Comment cela se fait-il que vous soyez toujours aussi fiévreuse ?

Béatrice, en silence, pénétra dans le salon. Elle enleva le châle qui protégeait ses épaules et l'abandonna sur une chaise. Edmée Leroy murmura :

– Vous vous ennuyez ici, n'est-ce pas ?

Béatrice s'était approchée du piano et, d'un mouvement ailé de ses mains, elle effleurait le clavier.

– C'est un endroit rêvé pour les êtres épris de solitude. Et pour ceux dont le monde ne veut plus.

Elle alla se blottir sur une bergère, face à la fenêtre. Elle était petite, menue, avec des airs de poupée trop peinte.

– Vous, Béatrice, le monde ne demanderait qu'à vous fêter. Et la solitude vous rend triste à mourir.

Elle parlait d'une voix saccadée. On avait l'impression qu'elle lisait un texte mal imprimé et dont elle-même ne saisissait pas le vrai sens. Ses phrases avaient l'air de maximes toutes faites et dont elle se servait adroitement ou malencontreusement suivant le cas. Elle manquait d'intelligence mais, ayant beaucoup voyagé, elle s'imaginait connaître la vie.

– Et, si je n'avais pas devant les yeux votre

petit visage amaigri et vos paupières lasses, j'aurais juré que Pierre Lenzac vous a envoyée ici pour vous soustraire aux regards de convoitise des autres hommes.

En sourdine, sans paraître entendre ce flot de paroles, Béatrice jouait une valse de Brahms.

– C'est ce soir, je crois, que l'on célèbre les fiançailles ?

Les doigts de Béatrice s'appesantirent sur le clavier et la mélodie se tut.

– Oui. C'est ce soir.

Edmée Leroy quitta la bergère sur laquelle elle était blottie.

– Pierre Lenzac a beaucoup insisté pour que je dîne avec vous deux. Mais je préfère vous laisser en tête à tête. Les projets d'avenir, il vaut toujours mieux les faire sans témoins.

Relevant légèrement le bas de sa jupe, elle traversa le salon.

– Il est vraiment dommage que Solange Lenzac ait choisi justement ce soir-là pour se rendre en province chez une de ses amies.



Elle eut un rire maniéré.

– Si je ne la savais pas incapable d'intrigues et toute dévouée à son frère, je serais en droit de supposer... des tas de choses !

Elle ne se demandait pas si Béatrice l'écoutait. Elle parlait pour elle-même. En savourant le bruit de sa voix.

– Au fond, pourquoi serait-elle opposée à ce mariage ? Vous êtes jeune, belle et Pierre Lenzac trouvera toujours en vous une conseillère et une collaboratrice précieuse.

Penchée vers la glace ornant la cheminée, elle fit mousser ses cheveux.

– Ai-je pensé à vous dire qu'elle était venue me voir, dimanche dernier ?

Debout près du piano, Béatrice ne bougeait pas. Une immobilité totale, pathétique.

– Non. Vous ne m'avez pas parlé de cette visite.

D'un mouvement coquet, Edmée Leroy polissait ses ongles en les frottant contre les pans de la large ceinture nouée autour de sa taille.

– Elle m’a raconté des histoires invraisemblables.

– Quelles histoires ?

Aucun muscle du visage de Béatrice n’avait tressailli.

– Bah ! Si je me souviens !

Béatrice, tout à coup, parut s’animer. Vivement, elle s’écarta du piano et s’approcha d’Edmée Leroy.

– Quand on commence une phrase, il faut la finir.

Elles se regardèrent. Les yeux de Béatrice étaient brillants de fièvre.

– Vous avez entendu ? Je vous ai dit que, quand on commençait une phrase, il fallait la finir ! Ou alors, il faut avoir la force de se taire, dès le début !

Tête renversée sur le côté, Edmée Leroy contemplait ses ongles.

– La force de se taire ? Pourquoi ? Je ne suppose pas que ce qu’elle a dit puisse vous

intéresser, ou vous atteindre. Votre unique préoccupation étant le bonheur de Pierre Lenzac.

Narines pincées par l'angoisse, Béatrice attendait.

– Peu vous importe qu'un certain William Ferguson ait refusé de se battre en duel avec un certain Armand de Léry.

Du coin de l'œil, elle épiait Béatrice. Son esprit mesquin se complaisait à des scènes de ce genre. Et pourtant, quand le petit démon qui vivait en elle acceptait de se tenir tranquille, elle était capable de bonté et de renoncement.

– À quoi sert de vous apprendre qu'une certaine Laure de Pronaie a précipitamment quitté la France ? Et que son père, Yves de Pronaie, a tenté de se suicider pour échapper à la faillite ?

Du revers de la main, elle caressa la joue de Béatrice.

– S'il fallait s'intéresser à tous ces gens qu'on ne connaît pas, on n'aurait plus le temps de vivre pour soi-même.

Doucement, pour ne pas se trahir, Béatrice

demanda :

– Et Armand de Léry, savez-vous où il se trouve à présent ?

Effrayée par la pâleur de sa compagne, Edmée Leroy la saisit par le bras et l'entraîna vers un fauteuil.

– Armand de Léry ? Je suppose qu'il a suivi cette femme, puisque c'était pour elle qu'il voulait se battre en duel.

– Ce renseignement, vous le tenez également de Solange Lenzac ?

Elle parut ne pas s'apercevoir de l'angoisse affreuse qui marquait la question de Béatrice.

– Non. Je ne le tiens pas d'elle. Elle n'a pas eu le temps d'achever son récit, à cause de l'arrivée inopinée de l'une de mes nièces.

Dehors, le vent soufflait avec une violence de plus en plus grande.

– Mais ne croyez-vous pas que, quand un homme provoque en duel un rival, c'est qu'il aime la femme pour laquelle il risque sa vie ?

Béatrice se leva. Lentement, elle se dirigea vers la porte. Cette phrase d'Edmée Leroy l'atteignit en pleine nuque, comme un coup.

– Vous-même, si un jour vous offrez votre vie à quelqu'un, ne serait-ce pas une preuve que vous l'aimez... de toute votre âme ?

Béatrice tourna le loquet de la porte.

– Ce serait une preuve, en effet.

Dans l'escalier, ses doigts agrippèrent la rampe.

La nièce d'Edmée Leroy, en se présentant chez sa tante sans être attendue, avait empêché Solange Lenzac de parler des lettres d'Armand de Léry. Lettres qui avaient été interceptées et détruites dans le plus grand secret.

Lettres porteuses d'un bonheur que Pierre Lenzac s'était empressé d'anéantir !

## XVII

Pour ce dîner de fiançailles, Béatrice choisit une jupe en lainage beige, longue et étroite. Et une blouse en dentelles du même ton, aux larges manches bouffantes. À l'endroit du col, un nœud en velours brun, comme pour un uniforme d'écolière. Un nœud semblable, à peine plus grand, ornait le chignon de la jeune fille, qui ne portait aucun bijou.

Avant de gagner le rez-de-chaussée, Béatrice s'attarda à détailler le décor de cette chambre, qui lui avait servi de refuge depuis son départ de Paris. Des meubles en bois blond, des murs décorés de gravures d'une finesse, d'une sensibilité miraculeuses. Avec des personnages dont les traits paraissaient avoir été ciselés par quelque artisan génial et méticuleux de la Renaissance italienne. Un lit décoré de rideaux à fleurettes, comme pour abriter les songes d'une

enfant. Et une coiffeuse aux lignes éthérées, avec un miroir ancien sur lequel glissaient par instants d'étranges reflets roses.

Dans combien de chambres inconnues Béatrice avait-elle vécu depuis la mort de son père ? Telle une voyageuse, chassée de partout. D'abord, chez Armand de Léry, ensuite dans l'intimité de Solange Lenzac, puis chez cette parente de l'infirmière et enfin dans la villa d'Edmée Leroy, personnage déconcertant et qui n'aimait les gens que quand ils étaient malheureux. Sans doute parce que, alors, elle se sentait la plus forte. Elle oubliait pour un temps l'exiguïté malade de sa silhouette, les notes criardes de sa voix, la disgrâce de son visage de petite guenon grimaçante. Une Béatrice aux abois était pour elle une magnifique aubaine, un moyen spectaculaire d'exercer ses bontés et de manifester sa toute-puissance malgré son corps chétif.

Ce soir, à cause de ce repas qui allait réunir Pierre et Béatrice, à cause de cette « entente » dont elle était exclue, elle avait éprouvé le besoin

de déclencher une sournoise attaque, faite d'allusions, de phrases inachevées, de petits rires plus perfides qu'une insulte.

Pour elle, le bonheur des autres équivalait à une solitude. Et elle avait l'impression que, chaque fois qu'un couple se formait, elle était rejetée dans une ombre plus dense encore.

Elle se doutait fort bien qu'Armand de Léry, Laure de Pronaie, William Ferguson avaient joué un rôle dans la vie de Béatrice. Et elle se doutait que ce rôle était dramatique. Béatrice serait-elle venue se réfugier chez elle, si ces trois personnages avaient été ses bons génies ?

Demeurée dans le salon, Edmée Leroy entendait la jeune fille aller et venir dans sa chambre. Elle devinait les craintes, les soupçons contre lesquels elle luttait. Et la pitié la gagnait. Cette pitié qu'elle ne demandait qu'à étendre à l'univers entier.

Quand elle entendit gémir la grille, elle se dressa.

– Béatrice ! Pierre est là !



Lenzac attendait la jeune fille au bas de l'escalier. Il fut frappé par sa pâleur, par son alarmante fragilité.

Dans la salle à manger, la lumière douce de trois chandelles roses donnait à la pièce un air d'intimité secrète.

– Béatrice, que se passe-t-il ? Si vous vous sentez fatiguée, ne vous croyez pas obligée de me tenir compagnie, ce soir.

Elle eut la force de sourire.

– Ce serait pour vous un bien triste repas de fiançailles, ne pensez-vous pas ?

Elle s'approcha de la table et prit place sur la chaise qui faisait face à la porte.

– Si nous buvions un peu de champagne, Pierre ?

D'un trait, elle vida sa coupe. L'hallucinante pâleur de son visage avait disparu. Et deux taches pourpres, à présent, marquaient ses pommettes. Elle songeait à Armand de Léry. À la couleur envoûtante de ses yeux. À ses cheveux disposés sur sa nuque en vagues harmonieuses. À ses

épaules insolentes. À son parfum de cigarette blonde et de lavande légère. Elle songeait aussi à sa voix, qui savait prendre des intonations cruelles. Mais qui pouvait aussi s'enrichir d'une infinie tendresse.

À aucun moment, il n'avait pensé à elle. À aucun moment il n'avait tenté de la revoir. Pour l'autre femme, il était capable d'affronter les risques les plus grands. À cause de l'autre femme, il avait renoncé à la gloire et à sa carrière.

– Béatrice...

Elle tressaillit. Et elle regarda Pierre Lenzac, cet homme près duquel il lui faudrait vivre jusqu'au jour de sa mort. Il s'était montré bon et charitable envers elle. Il avait connu son père. Et il l'avait connue, elle, alors qu'elle n'était encore qu'une adolescente timide.

Mais tout cela, tout cela était-ce suffisant pour bâtir un bonheur ? Et pour chasser des images obsédantes, des souvenirs tout aussi obsédants ?

– Béatrice, j'ai apporté ceci pour vous.

Elle ouvrit l'écrin qu'il lui présentait. Chose

curieuse, c'était un médaillon serti de rubis et non une bague qu'elle aperçut. Comme si Pierre Lenzac avait senti tout à coup que cette bague, Béatrice ne la mettrait jamais...

– Pierre, quelle folie ! Pourquoi avoir fait une dépense pareille ?

Il se leva.

– J'aimerais que vous le portiez, ce soir.

Le médaillon était fixé à une fine chaînette. Pierre tint à la mettre lui-même autour du cou de Béatrice. Elle frissonna au contact des doigts qui effleuraient sa nuque. Et elle étouffa avec peine un cri, lorsque ces doigts emprisonnèrent ses épaules.

– Béatrice, j'ai décidé que nous ne resterions pas en France, après notre mariage.

Il était derrière elle. Elle ne voyait pas son visage.

– On m'a proposé la direction d'un hôpital dans une des plus importantes agglomérations marocaines. Mais d'abord, avant d'entreprendre ce très long voyage, j'ai l'intention de vous

montrer l'Italie.

Les doigts de Pierre, maintenant, caressaient les cheveux de Béatrice. Et cette caresse, au lieu de l'apaiser, mettait ses nerfs à vif.

Brusquement, elle se dressa. Sur les rubis du médaillon se reflétait la flamme des chandelles.

– Vous ne connaissez pas l'Italie, n'est-ce pas ? Elle s'était adossée à la cheminée. Le sang par saccades, heurtait ses tempes.

– Naples est une ville adorable. Et j'ai découvert, dans un petit village de la Sicile, une chapelle digne d'inspirer le plus grand des peintres.

Les mains de Béatrice reposaient sur le marbre de la cheminée. Et, si elle l'avait osé, elle aurait appuyé son front brûlant sur cette fraîcheur...

– L'année dernière, à Venise, j'ai assisté à une fête inoubliable...

Soudain, d'un geste qui implorait la pitié, elle cacha sa figure dans le creux de son bras replié.

– Béatrice ! Qu'y a-t-il ?

Il l'avait saisie par la taille.

Elle ne répondait pas. Et il préférait ce silence à des mots qui ne pouvaient que le meurtrir, en faisant éclater la vérité.

– Seriez-vous souffrante ?

Il écarta le bras qui cachait le visage de la jeune fille. Et son regard rencontra le regard de sa compagne, empreint de crainte et de supplication.

– Béatrice, à quoi pensez-vous ? À qui pensez-vous ? Penché vers elle, il guettait sa réponse.

– À cet homme, n'est-ce pas ? À cet homme toujours ?

Elle ne protesta pas. Elle pleurait doucement, blottie sur la poitrine de Pierre Lenzac.

Enfin, elle dit :

– Il faut me pardonner, Pierre. C'est stupide d'être aussi nerveuse.

De la pointe de ses doigts, elle essuya ses larmes.

– Vous vous faisiez une fête de ce dîner et j'ai tout gâché bêtement.

Désespérément, elle essayait de sauver une situation, placée sous le signe de la gêne et du mensonge.

– Après toutes vos bontés à mon égard, je suis là, à vous donner l'impression que des regrets m'assaillent et que la reconnaissance pour moi n'est qu'un vain mot.

Ses prunelles dilatées par la fièvre, ses gestes saccadés contredisaient implacablement les paroles d'encouragement qu'à tout prix elle voulait offrir à Pierre Lenzac.

– Ce voyage en Italie sera sûrement fertile en joies, en découvertes merveilleuses. Et il faudrait que je sois une ingrate pour ne pas apprécier la façon dont vous préparez notre avenir.

Elle avait prononcé tout cela sur le même ton monocorde. Et Pierre Lenzac, malgré lui, songea à une prière susurrée par des centaines de fidèles et qui, à la longue, perd de sa fervente beauté, pour adopter le rythme d'une rengaine.

– Mettons-nous à table, Pierre ! Vous devez avoir faim.

Elle toucha à peine au repas froid préparé par la cuisinière experte d'Edmée Leroy. Par contre, elle but une seconde coupe de champagne.

– Béatrice, écoutez-moi.

Elle leva la tête. Elle avait peur. Pourquoi tout à coup lui sembla-t-il que cet homme, qui était là en face d'elle, elle ne le reverrait plus jamais ?

– Il est indispensable que je vous pose quelques questions...

Elle posa sur la table sa coupe aux trois-quarts vide.

– Béatrice, pourquoi avez-vous accepté d'être ma femme ?

Il nota la crispation affolée de ses doigts.

– Est-ce par crainte de la solitude, Béatrice ? Ou pour échapper à des souvenirs, qui sans doute ne mourront jamais ?

Elle dit, d'un air suppliant :

– À quoi bon cet interrogatoire ? Et si ces souvenirs demeurent vivants, n'est-ce pas parce que vous les ressuscitez sans cesse ?

Il était décidé à aller jusqu'au bout de sa souffrance.

– Non, Béatrice. Ce n'est pas moi qui les ressuscite. Et j'en parle, car ils forment un mur immense et qui me sépare de vous.

Il se dressa et s'approcha d'elle.

– Béatrice, si ce soir Armand de Léry venait vous dire qu'il était libre, que feriez-vous ?

– Il n'est pas libre, Pierre. Alors, pourquoi ces inutiles suppositions ?

Elle s'était levée, elle aussi. Et ils étaient face à face.

– Je ne vous demande pas de supposer, Béatrice. Mais je vous prie de répondre à une question dont dépend ma vie tout entière.

Elle ne résista pas, lorsqu'il l'attira à lui.

– Edmée Leroy m'a appris qu'Armand de Léry avait quitté la France en compagnie de Laure de Pronaie. Il est parti, Pierre ! Et vous êtes là à vous torturer et à me torturer aussi.

Le visage de Pierre Lenzac était



méconnaissable.

– Si tout à coup cette porte s’ouvrait, Béatrice, et si Armand de Léry entrait dans la pièce, resteriez-vous blottie dans mes bras ?

Il ne la quittait pas des yeux.

– Répondez !

Elle gémit :

– Assez, Pierre ! Assez ! Que voulez-vous que je vous dise ?

Tout près de son oreille, il murmura :

– Si on vous apprenait qu’Armand de Léry vous a écrit. Et que quelqu’un s’est chargé d’intercepter ces lettres et de les détruire, que feriez-vous ?

Elle s’écarta de lui.

– Pierre, avez-vous réfléchi à ce que vous venez de dire ?

Elle recula vers l’autre bout de la pièce.

Dehors, un bruit de pas furtifs. Edmée Leroy, aux aguets dans le couloir.

– Pierre, ces lettres... ont-elles vraiment existé ?

– Oui.

Un silence. Hallucinant.

– C’est vous qui les avez volées ?

Toute à son émoi, elle ne se rendait pas compte de la puissance destructrice de ce verbe qu’elle venait d’employer.

– Est-ce vous, Pierre ? Brusquement, elle marcha vers lui.

– Vous ! Vous avez fait cela !

Le dégoût la paralysait. Elle chuchota :

– De quel droit ? De quel droit ?

Il ne disait rien. Un étrange apaisement était descendu en lui. Une sorte de clémence. Semblable à celle de la mort.

– Pierre, qu’espérez-vous donc ? Un bonheur basé sur une trahison pareille ?

Elle s’avança vers la glace et enleva la fine chaînette à laquelle était fixé le médaillon orné de rubis.

– Pour moi, vous étiez le salut. Un symbole très pur. Et vous avez tout saccagé ! Elle ouvrit la porte.

– Et je n’ai même pas la force de vous haïr !

Dans le vestibule, sans la voir, elle passa devant Edmée Leroy.

Puis, elle se précipita vers le perron.

– Béatrice !

Pierre, comme fou, s’était engagé dans l’escalier.

– Béatrice !

Rapide, Edmée Leroy lui barra le chemin.

– Non ! Laissez-la partir ! Votre rôle est fini.

Il ne tenta pas de repousser la femme.

– Vous saviez bien que, tôt ou tard, elle vous quitterait.

D’une voix étrange, elle ajouta :

– Je vous félicite pour votre courage. Mais tôt ou tard aussi. Armand de Léry et elle se seraient retrouvés. Et alors...

Elle ferma la porte donnant sur le perron.

– Et alors, votre torture aurait été plus grande encore !

Elle le guida vers le salon.

– Restez là une minute. Si vous couriez après elle maintenant, ce serait le drame !

D'un mouvement pesant, il s'installa sur une chaise. Et elle, en voyant cette silhouette affaissée, redressa sa taille de naine pour jouer à la consolatrice. Ce rôle étant le seul que le destin ait consenti à lui confier !

Dehors, sur la route, Béatrice courait, bras tendus en un geste de défense.

De rares voitures la frôlaient. Puis disparaissaient dans les ténèbres.

Au bout d'un temps interminable, elle aperçut enfin les fenêtres éclairées d'une ferme. Et ce fut vers cette lumière qu'elle se rua, comme vers une délivrance.

De ses poings, elle frappa contre la porte.

– Y a-t-il quelqu'un, ici ?

Elle continuait à frapper, tandis que les larmes coulaient le long de ses joues.

– Y a-t-il quelqu'un, ici ?

L'aboiement rauque d'un chien résonna tout à coup. Puis, un bruit de pas traînants. Et une voix disant :

– Qui se peut-il bien être à une heure pareille ?

Quand la porte s'écarta enfin, Béatrice Darnelle, évanouie, gisait sur le sol.

Ses cheveux, éparpillés autour d'elle formaient un nuage blond.

## XVIII

Véronique de Léry, la sœur d'Armand, venue passer quelques jours à Paris, ne se lassait pas d'admirer dans la glace la splendide robe de bal que le matin même lui avait livrée sa couturière.

– Armand, tu ne dis rien ? Ma toilette ne te plairait-elle pas ?

Il était assis dans un fauteuil du salon et ses pensées étaient si loin, si loin... près de Béatrice Darnelle. Pierre Lenzac, au cours d'un entretien pénible, lui avait annoncé son prochain mariage avec Béatrice. Et malgré cela, malgré deux lettres restées sans réponse, jamais l'espoir d'Armand ne fut aussi tenace. Et l'image de Béatrice aussi nette, aussi proche.

Depuis qu'un mystérieux commissionnaire lui avait apporté la clef du laboratoire, il n'avait cessé de travailler. Des heures durant, il s'était enfermé dans le pavillon, cherchant avec une

obstination passionnée à découvrir où se dissimulait l'erreur dont la présence avait soulevé tant de polémiques.

Et toujours, tandis qu'il se livrait à des dizaines d'expériences, le souvenir de Béatrice ne le quittait pas. Il la revoyait, le soir de son arrivée à Paris, vêtue de cette robe de collégienne, les cheveux coiffés de ce ridicule petit chapeau. Et puis, cette maladie. Ce visage aux traits amenuisés par la souffrance. Ces cheveux séparés en deux lourdes nattes couleur d'or. Comment avait-il pu ne pas apprécier, ne pas comprendre la magie qui émanait d'elle ? Comment avait-il pu préférer à cette douceur l'éclat arrogant d'une Laure de Pronaie ?

Laure de Pronaie, qui avait disparu, après une scène à effets exagérés et où elle s'était révélée très mauvaise comédienne.

– Armand, vous n'avez pas le droit de me condamner ! Vous devez me laisser une chance encore. Ma dernière chance de me racheter.

Selon son habitude, elle portait une toilette noire. Mais à la forme trop compliquée et qui

dépoétisait sa silhouette.

– William Ferguson a profité d'une minute de faiblesse pour m'imposer une entrevue. Mais je vous jure que je ne l'aime pas. Je vous le jure sur mon honneur, Armand.

Il la contemplait comme on contemple une passante dans la rue, et que l'on oublie, quelques secondes plus tard. Déjà, pour lui, elle n'existait plus.

– Partons, Armand. Sauvons-nous de ce Paris que j'ai en horreur, à présent. Dans un autre pays, tout ce qui nous sépare disparaîtra aussitôt.

Les basques qui ornaient son corsage la faisaient paraître plus courte, moins svelte. Et, comme pour accentuer sa ressemblance avec la chanteuse du beuglant à laquelle malgré lui songeait Armand de Léry, elle avait usé ce jour-là d'une poudre trop blanche. Et, sur son menton, comme sur celui de la femme du cabaret, un grain de beauté qui, de loin, faisait croire à une tache de sang.

– Armand, ne me regardez pas ainsi ! Jamais



encore vous n'avez eu ce regard !

Alors qu'elle était inégalable dans les rôles de conquérante, elle « chargeait la note », maladroitement, dès qu'il lui fallait prendre les accents d'une victime.

– Tout est fini, n'est-ce pas, Armand ?

Il fut sur le point de dire :

– Tout n'était-il pas fini, dès le début ? dès le premier mensonge ?

Quand elle s'en alla enfin, il ouvrit la fenêtre toute grande, afin de chasser de la pièce cet obsédant parfum de fleurs mélangées. Si différent de cette senteur enfantine de blé mûr et de miel qui se dégageait de la chevelure éparse de Béatrice Darnelle.

Ensuite... ensuite, cette entrevue avec un Pierre Lenzac, péremptoire et trop sûr de lui.

– Mon cher, l'avenir de Béatrice est désormais entre mes mains. Et soyez persuadé que je saurai le débarrasser de tout élément trouble, de toute cause d'inquiétude et de tourments.

Si Laure de Pronaie rappelait une actrice sur

son déclin, jouant avec emphase une scène de faux amour, Pierre Lenzac, lui, ressemblait à un maître d'école essayant de mater de plus faibles que lui.

Il frotta l'une contre l'autre ses mains aux doigts nerveux.

– C'est spontanément que Béatrice Darnelle est venue vers moi. Sans doute parce qu'elle sentait que c'était là son vrai refuge.

Un silence, puis cette phrase :

– Ne croyez surtout pas que j'ai essayé de l'influencer. J'ai eu le courage de m'effacer, quand j'ai vu qu'elle s'intéressait à vous. Et je n'ai rien fait pour vous rabaisser dans son esprit.

Armand, avec une lucidité implacable, détaillait Pierre Lenzac, après avoir détaillé Laure de Pronaie.

– Mais si, moi, j'ai hésité à vous rabaisser dans son esprit, vous vous êtes bel et bien chargé de le faire à ma place. On jurerait que vous éprouviez du plaisir à vous montrer sous votre plus mauvais jour !

Armand de Léry avait frappé William Ferguson au visage. Mais comment frapper cet être raisonneur, méticuleux et qui se figurait qu'il détenait le bonheur du monde, un bonheur dont il serait le distributeur unique ?

Armand le savait honnête, probe, généreux. Mais il le soupçonnait de pouvoir devenir un personnage tout différent, un personnage ne reculant devant aucune intrigue pour mener à bout son entreprise.

– J'ai l'intention de partir pour Londres. Mon séjour sera, je le crois, assez long. J'aimerais, avant mon départ, avoir un entretien avec Béatrice Darnelle. Je lui ai écrit. Et mes lettres sont demeurées sans réponse.

D'une voix âpre, Pierre Lenzac jeta :

– Pourquoi vous obstiner, alors ?

Très vite, il ajouta :

– Cette entrevue est d'autant plus inutile, que Béatrice Darnelle a accepté d'être ma femme.

– Je vous félicite, mon cher. Et dites à Béatrice Darnelle que je lui souhaite d'être très heureuse.

Pourquoi, pourquoi, malgré toutes ces phrases échangées, Armand de Léry s'accrochait-il encore à l'espoir ? À cause d'une enveloppe contenant une clef et une feuille de papier sur laquelle d'une écriture maladroite un correspondant anonyme avait griffonné quelques mots ?

« Ne vous éloignez pas de Paris, en ce moment.

« On a besoin de vous. Un besoin urgent.

« Votre bonheur est en jeu. »

Et Armand de Léry était resté. Parce que le bonheur, pour lui, avait le regard pathétique de Béatrice, ses lèvres gonflées de douceur.

– Eh bien, Armand, où es-tu donc ? Et tu ne m'as toujours pas dit si ma robe te plaisait ?

Debout devant la glace, Véronique de Léry guettait des compliments.

– À quoi pensais-tu, Armand ? Jamais encore je ne t'ai vu une expression aussi douloureuse et en même temps aussi attendrie.

– Je pensais à une jeune fille, Véronique. Une

jeune fille qui, un soir d'orage, est venue m'offrir sa vie. Une autre fois, elle m'a offert son amour.

Véronique tourna le dos au miroir.

– Sa vie ?

– Afin que je puisse continuer mes recherches, elle était prête à me servir de sujet d'expériences. Parce qu'elle avait confiance en moi. Et parce que son père, qui était un savant, n'avait pas pu achever son œuvre, faute d'aide et d'argent.

Oubliant la belle toilette dont elle était si fière, Véronique vint s'asseoir sur le tapis, tout près du fauteuil d'Armand.

– Et cette confiance, je l'ai trahie. Elle a essayé de m'arracher à mon inertie. Elle m'a entraîné chez des malades. Et elle aurait sacrifié tout au monde pour que je m'enferme à nouveau dans mon laboratoire.

Sa voix se brisa.

– Mais j'étais comme aveugle et sourd. Rien, en dehors de Laure de Pronaie, n'existait pour moi.

Véronique se dressa et vint appuyer sa joue

sur celle d'Armand.

– Et maintenant...

– Maintenant, j'ai mis au point ce médicament qui, je l'espère, sauvera des centaines de vies. Mais je l'ai perdue, elle.

– Perdue ?

Il baissa la tête.

– Elle était seule, Véronique. Et pauvre. Et désemparée. Et un autre est venu. Et a pris ma place.

Elle murmura :

– Pourquoi n'essaies-tu pas de lui dire tout cela à elle ?

– Je lui ai écrit. Inutilement.

Il se leva.

– Elle voulait que j'aie conscience de ma dignité d'homme. Alors que moi, je ne pensais qu'à me dégrader davantage chaque jour.

Véronique réfléchit, durant quelques secondes.

– Elle n'a pas une amie, une parente...

– Non. Personne.

À cet instant, Marc fit son apparition.

– Le cocher attend les ordres de monsieur.

Véronique se tourna vers Armand.

– Écoute. Fais dire à la comtesse de Prella que nous ne pouvons venir chez elle ce soir. Au fond, je ne tiens pas à assister à ce bal. Et, comme tu t’y rendais pour m’accompagner uniquement...

Il sourit.

– Ton mari t’a confiée à moi. Et je sais que l’on s’amuse toujours beaucoup aux réceptions de Lucie de Prella.

Il l’entraîna vers la porte.

– En route ! Et oublie ce que je t’ai dit.

Ils se trouvaient non loin de la grille, lorsque soudain une silhouette vêtue de sombre surgit devant eux.

– Docteur de Léry !

Armand retint avec peine une exclamation de stupeur en reconnaissant Jeanne Dubois.

D'une voix qu'il ne parvenait pas à rendre calme, il dit à Véronique :

– Pars sans moi. Je tâcherai de te rejoindre, tout à l'heure.

Sa figure était inquiète.

– Si jamais je ne venais pas, Jacques Berthil et sa femme se feront un plaisir de me remplacer.

Silencieuse, mains crispées sur son sac, Jeanne Dubois attendait.

– Armand, si tu veux que je reste...

Il s'impatientait.

– Dépêche-toi. Tu vas être en retard.

Le coupé démarra presque aussitôt.

– Docteur de Léry, je vous demande pardon. Mais il faut que je vous parle. C'est grave. Très grave et chaque minute compte.

Il aperçut un fiacre, devant la grille.

– Oui. Je suis venue en voiture.

Ils demeurèrent dans l'allée.

– Tout à l'heure, un fermier s'est présenté



chez moi. Pour me signaler qu'il avait trouvé une femme évanouie devant sa porte.

Les yeux d'Armand de Léry étaient fixés sur le fiacre.

– Cette femme, quand il a pu enfin l'interroger, a dit s'appeler Béatrice Darnelle.

Elle parlait avec lenteur. Mais son regard exprimait l'épouvante.

– Puis, quand on lui a demandé qui il fallait prévenir, c'est mon nom qu'elle a donné. Elle eut un sourire, inattendu.

– C'est drôle, hein, que dans une grande ville comme Paris, le seul nom auquel elle ait pensé soit celui de Jeanne Dubois.

Elle redressa la taille. Comme si le monde, soudain, était à ses pieds.

– Avez-vous noté l'adresse de cette ferme ?

– Oui, docteur de Léry. Et, si le cocher ne traîne pas sur les routes, nous serons là-bas avant minuit.

Dans la voiture, elle adopta la pose d'une

mendiante sur un banc.

– Les lettres, que vous avez écrites à Béatrice, elle ne les a jamais reçues.

Toujours la même voix calme. Et le même regard de bête qui a peur.

– Pierre Lenzac les a détruites. Mais moi, je savais.

Elle se tut. Ses épaules étaient voûtées. Il dit :

– La clef du laboratoire, c'est vous qui l'avez apportée, n'est-ce pas ?

Elle fit oui de la tête.

– Pourquoi n'êtes-vous pas venue me voir ? Pourquoi ne m'avez-vous pas tout raconté ?

Elle ne répondit pas tout de suite.

– J'ai craint de mécontenter le sort. Ce que j'avais osé était déjà si énorme. Pour moi.

Elle eut un rire coupable.

– C'est que je ne suis rien, moi ! Son rire se brisa soudain. Nerveusement, elle se mit à mordiller ses ongles.

– Je ne suis rien. Et pourtant, c’est mon nom qu’elle a donné à l’instant du danger.

Il y avait maintenant comme des pleurs dans sa voix.

– Et moi qui croyais qu’elle m’avait oublié. Comme on se trompe !

Entre deux sanglots, des sanglots lourds d’enfant, elle répéta :

– Comme on se trompe !

Au loin, les toits de plusieurs maisonnettes se détachèrent dans l’obscurité. Puis, la ferme parut. Avec ses fenêtres étroites derrière lesquelles clignotaient des lumières...

## XIX

Béatrice ouvrit les yeux. Et son regard indécis, alla d'un meuble à un autre. Il lui fallut du temps pour rassembler ses idées éparses et pour percevoir les bruits du monde extérieur, malgré les accords tantôt plus faibles, tantôt plus arrogants de ce qui paraissait être un chant d'orgue. Cette étrange musique, ces chuchotements, ces murmures autour d'elle accentuaient cette impression qu'elle avait de se trouver dans la nef d'une église. Et ces ombres qui s'agitaient non loin d'elle, ressemblaient à des bonnes femmes de village, encapuchonnées de sombre, se dirigeant vers l'autel.

À gauche, la fenêtre et à laquelle les feux du soleil donnaient des airs de vitrail. Et Béatrice aurait pu jurer que sur la vitre était peinte l'image d'un saint, au regard trop ingénu, tel qu'on en voit dans les chapelles de campagne. Sur sa tête,

c'était comme un poids affreusement lourd. Et elle se demandait si ces deux choses inertes et si blanches qui reposaient sur l'édredon étaient ses mains... Avec lassitude, elle baissa les paupières.

Plus clémente soudain, la musique céleste qui l'empêchait d'entendre avec netteté les bruits de l'univers dont elle faisait partie, se tut tout à coup. Et, délivrée pour un temps de cette symphonie obsédante, Béatrice écouta.

– Je t'ai déjà dit, Véronique, de ne pas entrer dans cette chambre. Il est inutile de risquer une contagion.

– Allons donc ! Tu sais bien qu'aucune maladie ne se transmet à moi. Tu oublies qu'étant enfant, je rendais visite à des amies souffrantes, sans jamais récolter le moindre microbe. Je t'assure que, bien souvent, je l'ai regretté. Cela m'aurait amusée d'être cajolée, dorlotée et surtout d'envoyer au diable livres et cahiers.

À qui appartenait cette voix ? Une voix jeune, aux notes clémentes et qui, par instants, rappelait celle d'Armand de Léry.

– À quelle heure aura lieu la consultation ?  
Une autre voix. Comment lui donner un nom ?  
Comment l'identifier ?

– Vous aussi, Jeanne Dubois, vous n'avez pas à pénétrer dans cette chambre. Songez que votre mari et votre fils...

– Ne vous inquiétez pas pour eux, docteur de Léry. Le petit est en vacances, chez une de ses tantes. Quant au mari, il y a trois jours déjà qu'il est parti pour Lyon, à cause d'une affaire d'héritage.

Tendant sa volonté, fournissant un effort surhumain pour « localiser », pour détacher ces phrases du chaos qui l'entourait, Béatrice était comme une feuille arrachée à un arbre et emportée au hasard par le vent. Et cette course éperdue à travers l'espace, avec des abîmes et des montagnes jalonnant la route la privait de tout pouvoir de concentration, de tout espoir de s'accrocher à un point stable. Son esprit, ainsi que sa pitoyable enveloppe charnelle, voguaient sur une mer aux remous tumultueux.

– Pierre Lenzac est venu hier.

Pierre Lenzac... à travers une nuée de brume, Béatrice vit se dresser devant elle la haute silhouette de l'homme. Avec cette figure aux traits âpres. Ces doigts de poète. Il avait voulu, en trichant, s'approprier un amour qui ne lui appartenait pas. Parce que, pour cet être d'une scrupuleuse honnêteté tous les moyens étaient bons quand il s'agissait des affaires de cœur et toutes les armes devenaient légales.

– Il est torturé de remords. Il prétend qu'il est le seul responsable du drame...

Béatrice aurait donné tout au monde pour savoir à qui appartenait cette voix aux inflexions apaisantes.

– Non. Il n'est pas le seul. J'y ai contribué moi aussi, largement.

– Laissez donc, docteur de Léry. Vous avez dit vous-même à vos confrères, venus en consultation hier, que Béatrice Darnelle était une victime de l'épidémie qui sévit à Paris en ce moment. Seulement chez elle – c'est encore vous qui l'avez dit – le mal a évolué avec plus de lenteur. Avec plus de force aussi.

La voix de Jeanne Dubois. Celle d'une gamine récitant des mots péniblement retenus.

– Mais vous allez la sauver, docteur de Léry. De cela, je suis sûre.

Le silence, tout à coup. Et, de nouveau, cette musique céleste résonnant aux oreilles de Béatrice.

– Je crois qu'il vaut mieux tirer les rideaux. Qu'en penses-tu, Armand ?

– Oui. C'est drôle, mais il me semble que, quand il y a un fantôme de soleil dans cette pièce, tout s'éclaire, tout devient moins tragique.

Un froissement brutal de tissu. Et la pénombre. Puis, une autre voix.

– Monsieur...

– Qu'y a-t-il, Marc ?

– Ces messieurs sont en bas.

– C'est bon. Je descends.

« Ces messieurs »... des médecins sans doute et qui, quelques heures plus tôt, s'étaient agités autour de son lit. Ils avaient palpé son front. Tâté



son pouls. Puis, ils s'étaient mis à chuchoter. Comme dans une chambre où l'on veille une morte.

– Permits-moi d'assister à l'entretien, Armand ?

– Mais non, voyons, c'est impossible, Véronique.

– Venez, madame Véronique, nous allons marcher un peu dans le parc en attendant.

La voix de Jeanne Dubois.

Le parc... et ses fleurs et ses arbres et sa pièce d'eau que l'aube transformait en une multitude de petites plaques de métal, scintillantes. Et le parfum des plantes, les senteurs de la terre. Et les appels aigus des hirondelles, rasant le sol, à l'approche de l'orage. Et les pigeons susurrant des aveux tendres. Et la vie, dehors. Toute cette vie qui vibre et qui bouge !

Des amazones dans les allées du Bois. Des coquettes trônant dans des victorias. Des chevaux exécutant des pas de ballerines. Et les cochers, fiers et puissants, dominant l'univers de leurs

sièges.

– Prenez votre écharpe, madame Véronique. Le temps s’est rafraîchi après cette pluie, ce matin.

Une écharpe flottant au vent. Des drapeaux clamant la victoire. Des soldats en uniformes rutilants dans une rue glorieusement pavoisée. Et des tambours, mille tambours scandant la victoire et mêlant leurs notes stridentes à cette musique céleste qui résonnait toujours dans le lointain.

Chants d’orgues. Tintement de cloches. Et la haute silhouette de Pierre Lenzac, si semblable soudain à celle d’un prêtre austère.

Dans le salon, Armand de Léry s’avança vers les trois célèbres docteurs qu’il avait de nouveau convoqués ce jour-là.

L’un d’eux, le plus âgé, parla au nom de ses confrères.

– Je crois qu’actuellement la médecine ne peut plus rien pour Béatrice Darnelle.

Le visage d’Armand de Léry était livide.

– Son état d’intense faiblesse a hâté

l'évolution du mal. Et, à moins d'un miracle...

Les deux autres se taisaient.

– Si on s'y était pris à temps, peut-être que...

Armand de Léry se tenait près de la fenêtre. Dans une allée, plus loin, les silhouettes de Véronique et de Jeanne Dubois. Le médecin reprit :

– On aurait pu croire que, à l'âge de Béatrice Darnelle, son organisme opposerait une résistance plus grande. Il n'en a rien été.

Véronique et Jeanne Dubois s'immobilisèrent devant un banc. Mais elles restèrent debout.

– Peut-être qu'en faisant appel au professeur Gorman, de Zurich...

Armand de Léry secoua la tête. Et, d'un ton bref :

– Il a vu la malade. Hier.

Un papillon blanc était entré dans la pièce et il voletait au-dessus du piano.

– Ah ! Il a vu la malade ? Et je suppose que son opinion concorde avec la nôtre ?

Armand de Léry ne répondit pas. Les trois hommes se levèrent. Le plus âgé dit encore

– À moins d’un miracle...

Resté seul, Armand de Léry ne bougea pas durant quelques secondes. Puis, à pas pressés, il sortit de la pièce et gagna le parc. Immobiles, tournées vers lui, Véronique et Jeanne Dubois attendaient.

– Elle est perdue, n’est-ce pas ?

Véronique avait chuchoté ces mots. Armand de Léry la regarda.

– Pour eux, oui.

Retenant son souffle, Jeanne Dubois écoutait.

– Armand, tu ne vas pas la laisser mourir ? Tu vas essayer de la sauver ?

– Je vais essayer.

Ses yeux cherchèrent ceux de Jeanne Dubois.

– Ils l’ont condamnée. Tous. Alors, rien ne m’empêche plus de tenter ma chance.

Il continuait à fixer Jeanne Dubois.

– Si vous ne m’aviez pas envoyé cette clef un soir, aujourd’hui je n’aurais peut-être pas pu entreprendre la lutte.

Sa voix se fit sourde.

– Je sais que je suis prêt. Je sais qu’à présent il n’y a plus aucun risque. Et j’ai peur. Affreusement peur.

Véronique prit entre les siennes les mains d’Armand de Léry.

– Je comprends ce que tu éprouves. Tenter une expérience de ce genre sur un être qu’on aime est toujours atroce. Mais, si tu abandonnes le combat, il n’y aura plus personne pour arracher Béatrice Darnelle à la mort.

À cet instant, l’infirmière apparut sur le perron et s’avança vers eux.

– Il va falloir que je m’absente pour quelques minutes...

D’un ton bref, Armand de Léry jeta :

– Non. Pas maintenant. Maintenant, j’ai besoin de vous. Retournez auprès de la malade. Je vais jusqu’au laboratoire et je vous rejoins aussitôt.

Les lèvres de la femme frémirent.

– Je n’osais pas vous donner de conseils, docteur. Mais j’espérais que cette décision, vous la prendriez le plus rapidement possible.

Elle gravit les marches du perron. Véronique et Jeanne Dubois la suivirent sans un mot. Dans le laboratoire, une lampe s’alluma.

Sur la figure de Jeanne Dubois, une expression d’extase. Celle d’un enfant contemplant un arbre de Noël, éclatant comme une apothéose.

Les doigts de Véronique se joignirent quand le pas d’Armand de Léry résonna dans le vestibule. Puis, dans l’escalier.

Ensuite, ce fut le bruit d’une porte qu’on ouvre. Et que l’on referme doucement...

## XX

Aux environs de la serre, la chaleur s'exerçait avec le plus d'arrogance. Et les plantes précieuses, derrière leur prison de verre, exhalaient des senteurs obsédantes.

Dans le sentier bordé de mimosas, face à l'aile gauche de l'hôtel particulier, il y avait des zones de pénombre. Et la statue, qui se dressait au milieu de la pièce d'eau était encadrée d'ombres et de clartés.

Lentement, un couple avançait entre la double rangée de peupliers géants. Malgré la tiédeur répandue dans l'atmosphère, la femme portait une cape de fourrure sur ses épaules. Et sa jupe ondoyante, dont la courte traîne balayait le gravier, était bordée de fourrure également. Sur ses cheveux blonds, un léger fichu de dentelles.

L'homme, lui, était vêtu d'un costume gris, qui mettait en valeur la beauté racée de sa

silhouette, la splendeur musclée de son torse.

– Voulez-vous vous reposer un instant ?

Béatrice sourit.

– Non. Pas encore. Laissez-moi regarder tout cela.

Elle se baissa et ramassa une rose trop épanouie qui gisait sur le sol.

– Comme elle sent bon. Comme tout embaume dans ce parc.

Elle se tourna vers Armand de Léry.

– Comme je suis heureuse d’avoir échappé à mon enfer.

Il la prit par la taille et doucement l’attira à lui.

– Il ne faut plus penser à cet enfer, mon cœur. C’est déjà le passé.

Elle appuya son front sur la poitrine de l’homme.

– C’est à vous que je dois, Armand, de pouvoir contempler l’avenir. À vous que des milliers de malades devront la même joie.



Il s'obligea à relever la tête.

– Sans vous, mon ange, personne ne me devrait rien.

De ses lèvres, avec recueillement, il caressa les lèvres de Béatrice.

– Quand nous serons mariés, nous irons faire un pèlerinage dans le petit pays où votre père, lui aussi s'est battu pour la science.

Blottie sur sa poitrine, elle écoutait.

– Seulement, il n'a pas connu le miracle que j'ai connu, moi : une femme, m'apparaissant par une nuit de tempête et m'offrant sa vie, sans rien demander en échange...

Plus bas, il dit encore :

– Cette vie, que tu voulais me donner, je te l'ai rendue, mon amour...



Cet ouvrage est le 267<sup>e</sup> publié  
dans la collection *Classiques du 20<sup>e</sup> siècle*  
par la Bibliothèque électronique du Québec.

**La Bibliothèque électronique du Québec**  
est la propriété exclusive de  
Jean-Yves Dupuis.